



BARATARIA

Soyons impossibles, exigeons le réel

NUMERO 3 Mai 2006

157^{ème} anniversaire de la publication de *'Resistance to Civil Government'*
d'Henry David Thoreau

*La loi n'a jamais rendu les hommes meilleurs; et par le respect qu'ils lui portent
même les mieux disposés se font, chaque jour, les agents de l'injustice.*

SOMMAIRE

EDITORIAL — V for vanished

VERIDIQUES — Gihan, Bribes (2), Bouffer le temps — Métié Fakra, Fly somewhere else, La belle d'avril (les yeux) — Ben Gardeur, Instructions pour disparaître — Alexandre Gambler, Argos.

VERIFIABLES — Sibel Edmonds, Lettre ouverte au Président de la Commission nationale sur les attaques terroristes contre les Etats-Unis

VAGABONDS — Photos Ben Gardeur

VISIONNAIRES — Alexandre Gambler, Le corps de Sollers

VOUS AVEZ DIT SANS TITRE ? — Richard Negre, Sans titres — G&R&A, Cadavres exquis

VOUS N'AVEZ QU'A DEMANDER LE PROGRAMME — Dernières nouvelles de l'Agence — 2 x 10⁹ Kelvin — Aliocha Zavitch, Chose vue

VIRTUELLEMENT COUPABLES — Photos Richard Negre — Ben Gardeur, Invitation à exister — A. Gambler, Fantom

V FOR VANISHED

Ne dis rien de cela à personne, car tu connais le proverbe : si tu soumetts ton affaire à la chambrée, les uns diront que c'est blanc, les autres que c'est noir.

Sancho Panza

CPE ?... Clearstream ?...

Oubliez ça. Contrats provisoires d'emprisonnement... Flux limpide... Lutttes dérisoires... Révélations plus dérisoires encore... Spectacle partout... Réel nulle part... Non-événements. Et dire que nous fêtons ce mois-ci le 38^{ème} anniversaire de mai 68 !!!... Bon, je vous l'accorde... il y aura toujours des gens pour dire qu'en 68 il ne s'est rien passé... et d'autres pour dire qu'il s'est passé quelque chose dont on aurait pu se passer...

Mais pas tous, regardez... Il y en a encore [un](#) pour dire ces temps-ci : « *Mai 68 a été un projet et une conjuration pour rencontrer le réel. La fête, dans ce cas, est l'aspect le plus superficiel de l'événement. Rien de soudain : une longue préparation engendrée par la négation de la société elle-même. La communication a montré comment elle pouvait s'interrompre. Les distinctions de clan, d'âge, de sexe et de culture sont devenues radicalement visibles. Pas question, dès lors, de frayer avec le premier venu ni de le confondre avec l' « être aimé ». Pas question non plus de projeter l'inconnu dans la moindre familiarité. Contrairement à l'éternel rêve gluant de la petite-bourgeoisie, la non-communauté s'est rendue enfin avouable.* »

Quant à moi je dis, madame, que, dans les cours des autres princes j'ai toujours ouï dire par les mêmes ou d'autres que la liberté consiste à savoir vivre et parler en même temps que les événements se déroulent, et qu'ainsi on entre plus profondément dans l'âme des peuples et dans l'histoire intérieure des sociétés humaines par la vie littéraire que par la vie politique ; ce qui a fait dire à un autre et peut-être non moins avisé qu'il est très certain que le plus excellent symbole du peuple, c'est le pavé : on marche dessus jusqu'à ce qu'il vous tombe sur la tête ; et les mêmes ou leurs pairs disent aussi bien qu'en France, il y a toujours une révolution possible à l'état de calorique latent ; que d'ailleurs la politique pénètre dans la condition humaine au point que c'est se condamner au néant, et singulièrement pour un romancier, que de prétendre l'ignorer ; ce qui fait écrire à certain peintre, connu des plus ignares, que pour le spleen, il s'en va grâce au travail, il a entrepris un sujet moderne, [une barricade](#)... et cela l'a remis de belle humeur.



Mais à l'heure où la littérature laisse place à [la terreur](#), où la peinture laisse place à [l'horreur](#),

BIENVENUE AU CINEMA.

Dis-moi quels jeux d'ombres tu t'infliges ou pas, et je te dirai quel totalitarisme tu finances ou pas.

Pendant que la Caverne platonicinématographique française produit, en pleine crise pseudo-démocratique aggravée, *OSS117—Le Caire nid d'espions*, franchouillarde et hypocrite pseudo-comédie pseudo-critique du post-colonialisme à l'ancienne et que le public français la gobe goûlument comme si de Tchad n'était, le Soleil platonicinématographique américain, en pleine *War against Terror*, produit *V for Vendetta*, insolent brûlot aussi mutant que son héros masqué pseudo-subversif et réellement suicidaire, film immédiatement accusé outre-atlantique d'apologie du terrorisme et boudé dès la seconde semaine par les foules américaines.

A tort, figurez-vous.

Une apologie de la CONSPIRATION DES POUDRES !... ça n'est pas rien, tout de même... Les premières phrases de *V for Vendetta* font en effet référence à ce sympathique complot papiste qui manqua volatiliser Westminster et James 1^{er} le 5 novembre 1605... Trente-six barils de poudre avaient été soigneusement convoyés et stockés sous les *Houses of Parliament* par les soins du légendaire Guy Fawkes et de ses conjurés. D'où, chaque 5 novembre au Royaume-Uni, la *Guy Fawkes Night* où l'on brûle par dizaines de milliers des masques en papier mâché à l'effigie du méchant comploteur...

Ainsi commence donc ce « *blockbuster subversif* », comme n'a pas manqué de le qualifier à l'unisson la critique européenne de cinéma... avant de passer rapidement à la suite :

**"Remember, Remember the Fifth of November
The Gunpowder Treason and Plot
I know of no reason why the Gunpowder Treason
Should ever be forgot"**

Jusqu'ici tout va bien... La dix-neuvième phrase de *V for Vendetta*, si ma mémoire est bonne, est la suivante :

**« Il est parfois nécessaire de commettre un
attentat pour sauver la démocratie. »**

Oui, je sais, c'est déjà un peu gros... Mais là où ça se gâte vraiment, c'est à la quarante-troisième phrase du script des frères Wachowski... qui est aussi la conclusion du premier monologue de V et sans doute l'aboutissement de toutes ses longues et solitaires investigations politiques sur la nature de l'Etat totalitaire dans lequel se passe sa petite histoire — et notamment ses méditations sur les causes de l'attentat meurtrier qui a sonné le coup d'envoi de la dictature (et accessoirement la soit disant mutation génétique du héros...) —, une phrase qui ressemble à ça :

**V
The only verdict is vengeance; a
vendetta, held as a votive, not in
vain, for the value and veracity
of such shall one day vindicate
the vigilant and the virtuous.**

Une vengeance contre l'Etat ?... Et il est question de véracité ?... De vigilance ?... Voyons, voyons... Les plus perspicaces d'entre vous ont-ils compris de quoi il est question ??????... De quoi il retourne réellement dans ce brûlot post-*Matrix* et pseudo-shakespearien ?... Non !?... Personne ?... C'est pourtant ce qu'on appelle mettre

LES PIEDS DANS LE GROUND ZERO !

Non ?... Vous ne voyez toujours pas ?... Eh bien... que pensez-vous que penseront *the vigilant and the virtuous*, d'ici 5, 10, 15 ou 20 ans, aux Etats-Unis ou ailleurs, d'un film datant d'avril 2006 dont l'intrigue tourne autour d'un monstrueux attentat perpétré par un Etat *contre ses propres citoyens* dans le but de justifier sa politique de répression policière et militaire délicatement baptisée *War against Terror* ? Ça ne vous rappelle vraiment rien ?... Si ?... Vaguement ?... Pas si vaguement ?... Ah, vous voyez bien !!!

Alors passons aux choses sérieuses...

Retour au réel...

Wirklichkeitsprinzip... Principe de réalité... Coller aux faits... Véracité... Vigilance... Probité historique... La tête sur les épaules... Le coup d'oeil du stratège... L'oreille du polyglotte... La curiosité du cosmopolite... Tous ces trucs soigneusement oubliés depuis des lustres... [Let's take a look at american home politics...](#)

En 1998, l'agent du FBI Robert Wright commençait à traquer une cellule terroriste à Chicago, soupçonnant que l'argent utilisé pour les attentats à la bombe de 1998 contre les ambassades américaines en Afrique venait d'un Saoudien multimillionnaire vivant à Chicago. En janvier 2001, alors qu'il est certain que l'affaire est en bonne voie, on lui dit qu'on va la classer. En juin 2001 il écrit un mémo interne accusant le FBI de '*récolter du renseignement pour savoir qui arrêter quand des attentats terroristes auront eu lieu plutôt que de les empêcher*'.

Entre 2001 et 2005, ce sont au moins 25 anciens membres des services de renseignements américains (CIA, NSA, FBI) — pour la plupart de forts respectables vétérans ayant passé une vingtaine d'années au service de leurs agences respectives — qui ont été renvoyés pour avoir dénoncé dans ces mêmes agences des « dysfonctionnements » qui étaient tous liés aux événements du 11 septembre 2001.

Ces 25 anciens agents, ainsi que d'autres ayant subi sous d'autres administrations ou dans le cadre d'autres affaires d'Etat la même galerie de représailles pour d'autres raisons, ont fondé une étrange association (impensable en France...) — la *National Security Whistleblowers Coalition* — visant à secourir à l'avenir tous les agents qui, sous les administrations futures ou passées, auront ou ont eu à subir les foudres de leurs hiérarchies et parfois un « check-up psychiatrique » pour avoir osé dénoncer des actes criminels au sein de la CIA, de la NSA ou du FBI...

Comment, vous n'étiez pas au courant ?... Vous ne lisez jamais la presse américaine ?... Anglaise ?... Vous n'en avez rien à cirer ?... Vous préférez le foot ?... La *Champion's League* ?... Barcelone-Arsenal ?... Bon... Alors *back to France*... Comme vous voudrez... *So you know Paris ?*

Lundi matin, 6 heures 50, je me lève et je fais le café... Il paraît que c'est encore moi qui me tape l'édito de Barataria... oui, pour le numéro 3... je ne sais même plus pour quand c'est... Faudra que je trouve quelques idées en vitesse... Tiens, le saule sort des feuilles... Un vrai bonsaï de forêt vierge... J'attends que quelqu'un des six autres Baratariens permanents m'envoie des textes, tout de même, ne serait-ce qu'un seul, ou même des... [des images](#)... Et puis les bouleaux aussi... et même ces haies, là... c'est incroyable la nature... Mais pour l'instant je vais penser à autre chose... Les bagages sont prêts... Le petit est ravi... « C'est chouette de partir à Combloux ! »... On le conduit en voiture à l'école... Hop, dans le car... Coucou... Décollage... En route pour les poneys, l'escalade... Pas l'air inquiet pour un sou... Et la Belle et moi on rentre à l'appart et on se recouche épuisés après la nuit de repassage... réveil à midi zéro cinq... « je comprends les gens qui font la grasse matinée... ça donne envie » qu'elle dit la Jolie... une heure de joie à s'embrasser... se tourner... s'explorer... se retourner... bon... ça n'arrête pas... on préfère même ne pas finir... Et puis on met les bouts...

grand soleil... train... sashimi... bière fraîche... on marche... pellicules... provisions de papiers et stylos... comme le dit la pub... « Moleskine est le carnet légendaire des intellectuels européens de ces deux derniers siècles : de Van Gogh à Picasso, d'Ernest Hemingway à Bruce Chatwin »... Picasso *intellectuel*?... Hemingway *européen*?... ça fait rêver... passons... On prend le 38 jusqu'à Gare du Nord... la Belle me demande de lui choisir des dessous sexy... je m'exécute... puis le 26 jusqu'à Bolivar... Découverte des ringardes Buttes Chaumont... Depuis le temps qu'on me dit d'aller y faire la siesta... Petite rivière en béton au milieu des pentes artificielles... Faux sauvage clinquant-croûlant... Ponts en réfection... Restaurants désaffectés... Une petite odeur de crème solaire tout de même... On fait le grand tour parmi les arbres en fleurs qui étouffent un peu... Je montre à la Belle la petite ceinture en contrebas en passant sur le pont... rails rouillés... cageots pourris... cannettes rouillées... trognons pourris... ah la la... *Wo geht das hin*?... On remonte les fameuses pentes herbouilleuses bien propres... la fausse cascade qui jaillit des sous-sol de la Franco-suisse-Bâtiment... essais de moucherons à l'ombre... on monte sur le Belvédère pseudo-ionien... je repère au sol le passage de quelques cinglés bien dans notre genre : « Mission Belvédère 5h49 du matin »... Trois signatures... Une fille, deux garçons... Les proportions habituelles... Rien de bien inquiétant... Réfléchissons...

EST-CE QUE PAR HASARD BARATARIA NE DEVRAIT PAS SE METTRE ELLE AUSSI A AMASSER 36 BARILS DE POUDRE ?

Bon, on a prévu le Dédale des Catacombes une de ces nuits, c'est déjà ça, évidemment... on vous racontera... mais justement... Et avec tous les explosifs que m'ont légué les mineurs de Gardanne il y a deux ans avant de partir en retraite très anticipée... S'il nous arrivait de trouver notre chemin jusque sous le Sénat?... Matignon?... Un ou deux ministères?... Sous l'Elysée il paraît qu'il n'y a pas de catacombes... Sous l'Elysée c'est comme à la surface... Il n'y a rien... sauf l'armoire atomique... Vérifiez... C'est dans les mémoires de Giscard... ou Mitterrand, je ne sais plus... [Nuclear Power Treason and Plot](#)...

De justesse (je veux dire avant même d'avoir seulement pensé commettre l'irréparable) je retombe sur un passage de l'*Ulysse* de Joyce... Ned Lambert, là... un copain de Simon Dedalus... Qui n'arrête pas de blaguer et s'esclaffer... travaille dans un magasin de grains & semences... stockées dans les sous-sols de l'ancienne abbaye St Mary... Ned Lambert... un des nombreux personnages-miroirs de Joyce, comme d'habitude... Voir les 70 pages sur Hamlet... Qu'est-ce qu'il lui dit déjà O'Molloy page 355 de mon édition de poche version française?...

« J'AI PENSE QUE VOUS ETIEZ EN TRAIN DE PREPARER UNE NOUVELLE CONSPIRATION DES POUDRES... »

Eh oui, voici la véritable découverte de ce troisième pseudo-édito ! *Joyce was preparing a new Gunpowder Plot!* D'ailleurs quasiment personne n'en a jamais soupçonné la portée réelle... Et pourtant il a tout fait sauter, *the Artist*... Vous me demandez où les barils sont stockés ? Mais c'est une évidence !... Dans *Dubliners* ! Première édition entièrement rachetée par les Dublinois en question pour éviter le scandale... Dans *Portrait*... Personne n'a l'air au courant... Dans *Ulysses* !... Non plus... Trop long pour eux... Dans *Finnegan's Wake* !... Sans doute l'un des verbes les plus volatils et les plus explosifs de toutes les conspirations connues à ce jour !... Bon j'arrête avec mes slogans... Mais tout de même la fois où quelqu'un demande à Joyce ce qu'il pense du début de la deuxième Guerre mondiale... « *They'd better read Finnegan's...* »

Eh bien je crois qu'il ne reste plus qu'à faire... comme Joyce... Ce que je veux dire?!... Oui, c'est vrai, il vaut toujours mieux vous expliquer... Eh bien... ça tient en un mot...

LANTHANONTES !

Ceux qui disparaissent... Des copains des *Transparents* de Char, au passage... Bon, vous voyez bien que ça vous dit quelque chose... Mais est-ce que vous aviez remarqué que Joyce et Heidegger déterrent ce mot grec au même moment, en 1937, comme par hasard, sans savoir rien l'un de l'autre ?... Coïncidence ?... Oh, bon... si vous voulez... Chacun sa version des *Gunpowder Plots* après tout... Pour moi je préfère la version « *not one single coincidence* »...

Donc [disparaître](#)... pour mieux agir... pour « *semer çà et là de nouvelles exigences au coeur de l'isolé qui se sait tel, sans savoir où, ni quand, ni pour qui* »... et sous terre au besoin... « *Qu'on me loue enfin ce tombeau, blanchi à la chaux avec les lignes du ciment en relief — très loin sous terre. Je m'accoude à la table, la lampe éclaire très vivement ces journaux que je suis idiot de relire, ces livres sans intérêt...* »

Voilà, c'est presque fait... Pour les yeux des simples mortels voici que nous ne sommes plus que des fantômes... Les fantômes de l'île de Barataria... Quartier général : Bisance... [Fantom](#), si tu nous lis... Nous te rejoindrons vite... Oui, disparaissions... Désertons... Volatilisons-nous... Pour ne pas réintégrer gentiment le spectacle et la consommation du spectacle et le spectacle de la consommation du spectacle et la consommation du spectacle de la consommation du spectacle... le gentil feu d'artifice...

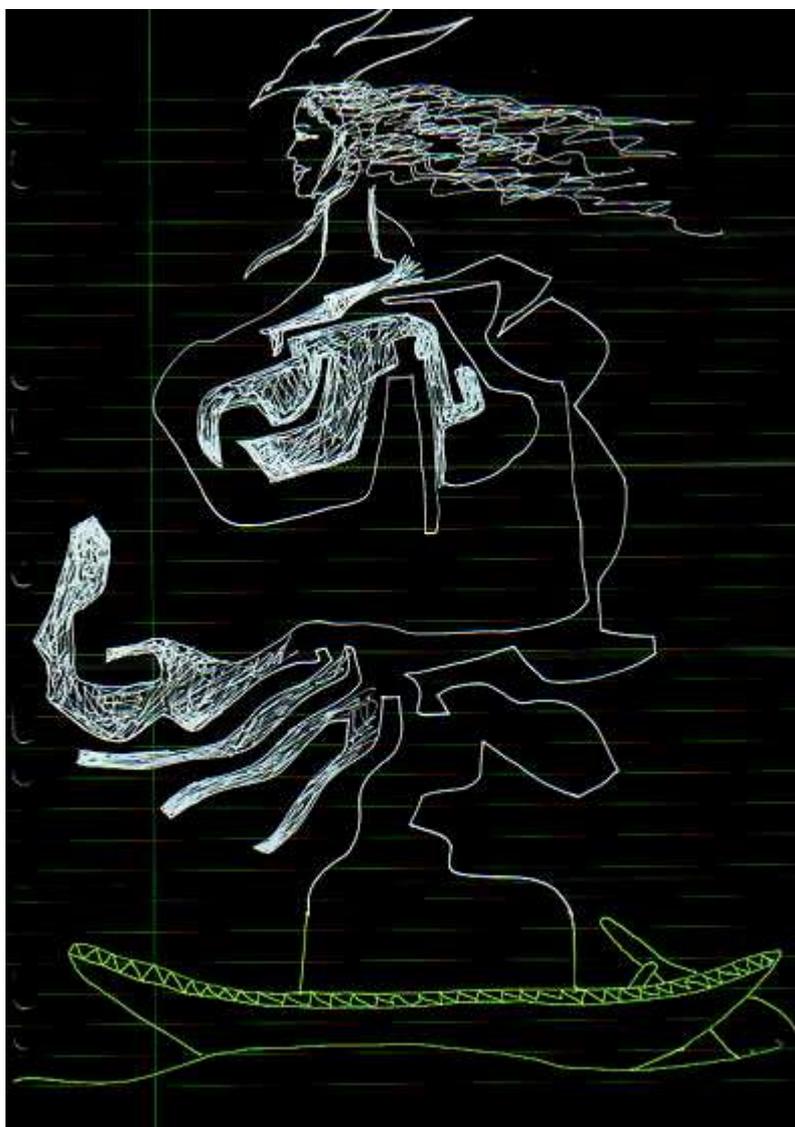
Bon, je relis cet édito... Quel bordel... Dieu y retrouvera les siens... mais décidément... il était temps que je passe la main !

Well... **LET'S VANISH.**

El gobernador de la veridica peninsula de Barataria

Alonzo Panza del Toboso

VERIDIQUES



G&R&A, *Cadavre exquis 1*

BRIBES (2)

7

OUBLI

Été. Fin. Lenteur. Il marche devant. Il marche presque toujours devant. Sa silhouette si frêle et si sombre et pourtant sa marche implacable. Régularité légère et inéluctable. Comme le soleil. Toujours souple et silencieuse cette silhouette dont j'envie la force. Le bleu le noir lumineux de ses vêtements comme le ciel. Bleu, bleu, opaque, violent. Combien d'heures et

de jours déjà où nous avons doucement vu chanceler la lumière qui fait trembler les ombres insensiblement, planes et douces et soudain alors que nous n'y pensions plus, nettes, dessinées...Combien de couleurs différentes autour de ce même rouge, ce même jaune peut-être, je ne sais pas. L'air tremble autour de lui, joyeuses ondes épanouies sur leur sillage, lui et la chaleur. Mes efforts parfois brutaux pour suivre le jeune homme fin et infatigable m'éloignent de lui dans un lent et douloureux mirage, comme s'il n'était qu'une ombre avançant dans l'exacte mesure où j'avance, comme si je n'étais qu'une ombre dans l'exacte distance toujours maintenue. Mon regard seul bien attaché comme une prière à sa marche solide. L'air blanc danse et brille à m'en brûler le souffle. Je veux l'appeler. Les mots s'enlisent dans ma bouche sèche et pâteuse .J'ai un reg dans la bouche , un reg de pierres quelques jours après une pluie brève et miraculeuse, insuffisante. Comme la poudre de henné qui sature les gouttes de sa poussière entre les mains des dernières femmes quittées à Tamanrasset. Trop de poussière. Comme une poudre de sang, de terre orpheline dans ma bouche. Pas un mot ne sort et les quarante ou cinquante mètres entre nous ne seront pas franchis ainsi. Courir d'un trait ou tomber, casser en tout cas la dynamique lancinante sinon ... L'air blanc...Les poumons qui brûlent...Les pieds enlisés chaque fois. Tant pis. Quelle beauté autour...

Je comprends qu'il ne faut pas comprendre pour l'instant. Le pays plan infini se réserve autant qu'il se donne.

Nordine est près de moi quand j'ouvre les yeux. Son regard fiché sur l'horizon, les rayons à travers sa cornée de profil, ses yeux plissés dans la lumière sont traversés d'espace ... Les miens accrochés à lui comme l'enfant à la mère. Le réveil est au cœur de la nuit aimée, fraîche et oublieuse de ses grands bras bleus qui ne demandent rien. Le long de mon corps sa grande ligne silencieuse à lui , si proche .Toute cette ligne qui brûle doucement mon flanc d'une chaleur autre. Son souffle comme une fable murmurée dans mon cou. Toute ma peau joyeuse d'expirer un peu tout le soleil, de boire un peu de ses mains coulant sur mon épaule, mon bras, ma hanche soudain lâche et docile après tous ces pas conquis dans la poussière. Pétrir. Sillonner. Saisir et lâcher soudain parce qu'il n'y a plus de haut, plus de bas, parce que l'infini filet d'étoiles me rattrapera toujours dans cette chute en arrière.

Apesanteur.

Contre la ligne vivante de l'homme bleu.

Je garde les yeux ouverts alors que son souffle progressivement ralentit, s'apaise et en même temps s'assure, régulier lent, puissant mais avec douceur. Je contemple en silence les arêtes de son visage, ce front vaste que ne ride aucune tension, le nez fort et légèrement arqué qui lui donne cet air de droiture mauresque, les lèvres puissantes mais au dessin sobre, presque claires dans ce visage hâlé, ses paupières fermées sont paisibles et ses cheveux noirs dénoués en masse autour de sa tête. Peut-être qu'il te ressemble, je n'en suis plus sûre... Je m'abîme un peu autour de ce visage dans une indicible reconnaissance, avec tendresse, alors qu'un sommeil lourd vient s'entrelacer à mon recueillement rêveur.

Radicale impossibilité d'y résister.

Douce violence.

Oubli.

Demain, nous atteindrons la vieille bibliothèque enlisée ...

2014-Timbuktu- Bibliothèque Sidi M... Tard, bien tard dans la nuit.

Tous dorment. Les corps paisibles dans leurs larges plects marrons sont étendus dans les coins les plus abrités de la grande salle de la bibliothèque, traversée par d'amples souffles de vent chauds comme des paroles secrètes immiscées dans le sommeil lourd. J'aime cette obscurité où baignent les interminables rayonnages vermoulus, les larges

liasses de papier vieux de plusieurs siècles. Il fait si noir qu'à peine je peux croire que les grands murs de terre s'épanouissent dans des voûtes. Il y a ici même, au dessus des livres, le ciel moucheté à l'infini. J'en jurerais. Seuls encore le rougeoiement mourant des petits feux souligne les courbes grandioses du toit. Seuls encore mes yeux ne se résolvent à cette paix. Le vieux m'avait bien dit que je ne dormirais pas, dans son malicieux sourire, et que la vue du minaret et des terrasses étaient « imprenable », surtout la nuit. La lourde tranquillité de mes compagnons ne m'apaise pas, ne me *suffit* pas. Fascination de ces grandes voûtes. J'ai beau changer de position, respirer calmement, quelque chose me dresse soudain sur mes jambes et m'entraîne à tâtons vers l'escalier en vrille du minaret. Mes pieds font si peu de bruit, la discrétion nomade commence à *couler dans mes veines*, et c'est une mystérieuse et silencieuse joie de traverser la grande salle comme un animal à l'affût.

Ne laissant qu'un passage étroit, le petit escalier débouche sur de vastes terrasses en plein ciel, l'espace abyssal et magnifique absorbe soudain tout mon souffle et mon regard, il n'a pas de fond. La silhouette étrange du minaret projette son ombre dentelée sous la lune. Tu aurais rêvé d'un endroit pareil. La voie lactée est si nette, comme en relief. Des mois que je n'ai fumé une cigarette. Le crissement sec du briquet, un étincelle, un vacillement de flamme, le silence absolu. Les douces volutes de fumée grasses montent en spirales, parfois détournées par de minuscules résistances de l'air, arrêtées par bribes et puis de nouveau qui s'élancent et s'évanouissent dans l'immensité. Le changement d'échelle est brutal, vertigineux, de ce petit point rouge insignifiant à l'espace échappé. Dos contre le toit je sens toute mon échine étirée, détendue, des reins au sommet du crâne. Deux yeux verts soudain sont si proches de leur vague chaleur, les pupilles en ellipses verticales; un chat.

- tu es bien solitaire ici. Ce sont les paroles qu'il m'adresse. Je pense au vieux et à ses prophéties. Il y a de ce vieux dans les yeux verts.

-Je ne trouve pas le sommeil.

-C'est lui qui ne te trouve pas.

L'étrange créature a l'air de sourire, avec malice, et se blottit familièrement contre mon épaule. Je ne peux m'empêcher de sourire aussi.

- Dans mon pays il y a une panthère qui te ressemble, mais elle est si triste...

Il cligne des yeux, l'air d'acquiescer.

-Tu attends des réponses. Oui, tu attends des réponses. Les hommes attendent toujours et partout des réponses et des mots, des attributs, des prédicats, des appartenances, des affirmations et des négations, des statuts. Ils ont trouvé depuis longtemps tant de mots pour décrire ce qu'ils appellent si bien la « vraie vie ». Ils n'ont cessé depuis longtemps de ne faire que la frôler. Parce qu'ils attendent toujours et partout des réponses. Et toi ? Il a encore l'air de sourire.

- Je crois que j'ai été un homme, alors... Enfin, une femme.

- « Tu as été » ? Tu a l'air de sortir d'une guerre avec tes grands cheveux comme brûlés, ton long chemin porté en croix sur le visage ... Nul par là guerre ne devient grand ...

Je sens dans cette remarque de l'étrange félin toute une ironie probable, mais bienveillante, et je commence à parler comme malgré moi, les larmes nichées dans la gorge en colère, je *récite* ma colère ...

- J'ai vu l'ami rejeté à la porte de l'ami. J'ai vu l'enfant taire la douleur du père et de la mère déchirés. J'ai vu les amants se fuir et mourir par pur orgueil. J'ai vu le père et la mère ignorer la chair de leur chair dans l'aveuglement des calculs de la réussite. J'ai vu la femme en furie détruire l'homme qu'elle ne possédait pas assez. J'ai vu la maigreur et la grisaille, la fierté hautaine de ceux qui se haïssent eux-mêmes. J'ai vu la peur du choix avaler les vies à peine commencées. J'ai vu la véritable liberté enviée et conspuée par tous ceux qui n'avaient pas eu le courage... J'ai vu l'argent, le silence des haines rentrées, la dévastation secrète des corps qui n'osent pas, des langues qui n'osent pas. J'ai vu la véritable joie, le véritable courage, les rires échappés de la grande machine, les quelques larmes sincères et belles, l'ivresse et la joie brutales, enfantines, le dévouement et la jouissance parfois dépris par bribes de tout cela. J'ai vu ce qui résistait et j'ai vu que c'était fragile ... mais je me mets à parler comme si j'avais des réponses ...

J'ai aimé un homme comme la chair de ma chair, comme mon enfant, comme mon frère, comme un inespéré compagnon de voyage, comme le point sur l'horizon qui donne sens à toute chaotique cavale ... Et ça je n'ai pu le retenir ... emporté comme le reste ... alors j'ai préféré ne plus vouloir. Il y aurait bien encore de cette belle fragilité sur le chemin, sans la chercher et sans la fuir. Alors je suis partie. Je suis venue ici parce qu'ici je n'étais personne encore.

Ces derniers mots se posent, je m'entends encore, c'est moi qui ai dit ça ? A mes côtés plus de chat, plus d'yeux verts, la grande terrasse soudain est bien simple, bien là, sans un bruit. Je vais dormir du sommeil qui enfin me terrasse. C'est bon d'en avoir trop dit.

9

HOTES

Paris- 20H17 ... Paris. Première nouvelle plongée en mégapole « occidentale ». Les petits bars de la rue M. sont fidèles à eux-mêmes, la jeunesse en cris n'a pas vieilli. La nuit plus vivante que le jour. Les musiques étouffées s'épanouissent brutalement par intermittance à chaque fois que des passants ouvrent les jolies portes, violemment joyeux, perspective d'une belle soirée ou fièvre des instants déjà pris à l'obscur manteau autour des tables. Je ne sais plus mon âge. J'ai été ceux-là. Il y a un siècle ou hier, peu importe, chaque nom, chaque graphie singulière d'un lieu dit, chaque éclat de voix brute est le mien il y a quelques années-lumières. On m'avait dit que la vie, c'est relativement long. Entre tous les lieux habités par les hôtes de ma mémoire, j'ai l'embarras du choix. Il y a l'Imprévu, Le Merle Moqueur, le Relax, le Cœur Couronné, les Funambules, autant de visions, autant de banalités précieuses qui me serrent le cœur. Voilà vingt minutes que je suis assise ici dans ce bar. La fille en face ressemble presque à ce que j'aurais voulu être ou du moins paraître à vingt ans. Pâle visage en fer de lance, cadre bien noir des cheveux comme une force, ces yeux bien vivants à qui tout est destiné ... Mes yeux aussi sont bien vivants encore de la lumière du Hoggar. Seule ma langue encore brûlée de tout le silence. Mes cheveux rouges qui crient.

Il y a un homme au comptoir, beau. Beauté fulgurante inébranlable. Contre son profil il y aurait, à d'autres heures, l'abîme inquiétant de l'air en montagne, la franchise du vent coupé de gloires. Ici, maintenant, il est le probable héros d'un roadmovie, accoudé avec classe au comptoir, le regard vaguement sombre. Je n'ai aucune raison de le rejoindre. Je ne me justifie même pas à mes propres yeux. Je me lève et mes pas dansent en secret. Le jazz est serein depuis le cœur de la salle traversée de fumées joyeuses. Quelque chose sourit partout autour. Quand en vaillant petit soldat j'ai osé me poster à ses côtés, le tabouret fait soudain cinq mètres de haut, et ces quelques centimètres carrés en rond qui me portent toute proche de *lui* sont miraculeux.

- Vous êtes un ange ?

- Je suis un peu fatigué mais oui. Répond-t-il dans un sourire.

Ses cheveux sur les épaules ne sont ni clairs ni foncés, ce doit être la couleur des cheveux des anges, pas de ces anges clinquants qui n'existent pas. Ses yeux d'une couleur d'un pays qui reflète autrement la lumière. Et portant son corps est bien là, inébranlablement.

- Et vos ailes ?

-Elles sont à la consigne, elles sont assez fragiles... Nous rions. Il est encore plus là quand il rit. Il me plaît. Le rythme tranquille de « My baby don' t care » et le whisky tout aussi tranquille dans nos verres. Et nous sourions un peu gênés, d'une agréable gêne comme ces ivresses troublantes qui chauffent le ventre, moqueuses. L'un comme l'autre n'avons « rien à faire » ici et pourtant. L'un comme l'autre ne sommes nulle part chez nous et pourtant. Le silence que cachent les voix autour. La musique juste assez étrangère. Et par hasard les inflexions les regards les rires justes. Je ne dirais rien de ce que nous avons dit. Les uns diront la sensualité par chance à son point d'intersection, les autres ne croiraient pas que les mots les gestes furent simples et beaux, que les ailes étaient là, pas loin, parmi les

manteaux et les sacs.

10

Échappée

Tu avais raison, mon amour, les hommes ne sont pas assez fous; les hommes ont peur d'être fous. Fou, je ne le dis pas à la légère, sérieusement fous, avec gravité, c'est-ce qu'il nous faudra être lorsque j'aurais retrouvé ta trace. Je suis enfin prête pour l'Orient, l'Orient de tout, l'Orient de toi. Mes derniers pas dans ces rues auront été légers... Dans les couloirs familiers du métro, trois types bardés de Nike, avec cette intonation de moqueuse provocation...

- Eh, vas-y il est sympa ton baladeur...

- Ouais, la couleur c'est « white lichee », matos japonais oblige, mais le reste est un peu bas de gamme; je sors alors le boîtier dans lequel est fiché le long cordon des écouteurs; un vieux lecteur de cassette en mauvais état. Je ne suis pas sûre que tu le trouves sympa au point de vouloir m'en séparer, ce n' serait pas très sympa pour le coup...

- Ouais mais ta veste elle est très cool.

Le vieux baladeur Aiwa ne devait pas tout à fait combler leur désir...

La veste en cuir, que m'avait donné ma mère, m'était très chère pour cette raison. Elle m'avait accompagnée de nombreuses fois, pour les jours ternes et les jours d'éclat. Je souriais intérieurement en sachant qu'ils ne l'auraient pour rien au monde, ce petit défi ne me déplaisait pas. Cette fois, l'immense corridor roulant de Montparnasse ne me verrait pas y courir devant des poursuivants imaginaires, et j'en avais toujours rêvé... Je remets sans mot dire l'écouteur droit que j'avais retiré pour la discussion, logé douillettement au creux de mon oreille, il me murmure, confiant: « Cours..., cours maintenant comme tu n'as jamais couru, de toutes les jambes de tes jambes ! » Et j'obéis.

L'accélération brusque à l'entrée du corridor nous propulse, mes écouteurs, ma veste et moi, à 9km /heure ajoutés à ma vitesse normale de course. J'entends derrière moi un immense « Putain ! » jeté à tous vents et je m'entends penser: « Enchantée, moi, c'est K. et je cours très vite ». Le violon strident et gracieux des tziganes dans les oreilles. Ils ne se doutent pas combien j'ai couru dans les sables des jours sans parler et combien j'aime ça. Je me retourne par à-coups pour les voir se gêner mutuellement dans le mince couloir, « le plus rapide d'Europe », c'est écrit en lettres criardes sur les grands murs aimablement dédiés par la SNCF à l'histoire du métro. Je bifurque immédiatement à gauche à la sortie et me précipite dans un métro survenu au moment opportun. Le crissement des portes, l'air qui s'engouffre et ce long coup d'archet souverain exactement synchrone dans mes oreilles avec l'enclenchement joliment décidé des portes. O joie ! Plein la vue et plein la gueule !

Dans la rubrique Faits divers du journal de mon voisin d'en face, trop souvent délaissée par nos yeux pressés je peux lire, le souffle encore court : Paris, Jardin des Plantes, une panthère s'échappe ...

11

Fleuves

Une péniche sur la Seine. Bonne idée. Pas mal. Il y a du fric. Pierre m'avait prévenue : « tu verras, il y a du fric ». La péniche est la première à attirer le regard, néons d'un bleu violent, banderoles criardes : Concorde Pacifis, Soirée de Gala du H.O.L.E.

Le vigile, vigilant, me dévisage, me défigure.

-Je travaille au bar.

Après un murmure assuré dans son talkie-walkie,

-OK, entrez.

« Ok », « ZérO Killed », expression postmoderne d'une efficace merveilleuse, personne n'est mort, tout va bien, entrez. J'entre donc, guidée sur le pont par le sourire enjôleur de Pierre, empreint déjà de toute l'ironie dont nous aurons besoin pour la nuit.

-Là-bas, le bar. La petite porte rouge, notre refuge à nous avec les instruments des fanfares, les plus sympas, les gars des fanfares, tu verras...

-Tu verras, tu verras...

-Bon, tu vas me faire le plaisir de ranger ta petite bouille de perpétuel chagrin d'amour au vestiaire, sinon je te chambre jusqu'à plus soif.

Pierre. Toujours les formules qui vous remettent d'aplomb.

Le zinc allongé en courbe, chaloupe métallique transperçant la foule déjà remuante sur les secousses du son lourd, basses sexuelles, trop flagrantes, trop pour m'exciter. Nous sommes dix au bar à servir, les gens se pressent, à peine le temps de saluer Pedro et les autres, trop pressés par les gens qui se pressent. Le fric coule à flots dans la caisse. J'en ai plein les mains. Entre le fric et l'alcool je ne sais plus. J'en ai plein les mains. Vodka-pomme, whisky-coca, rhum-orange, Ricard, bière qui mousse trop pour servir vite. Les alchimies de l'ivresse nous passent entre les mains, gouttent, débordent le long de nos contorsions pour attraper telle ou telle bouteille parmi les centaines qui ne sont plus pleines ni vides, monstre à vingt bras, nos propres frôlements nous échappent. Efficace délicatesse de nos mains qui se repoussent ou se retiennent, une hanche, une taille, un dos, histoire de renverser ou bousculer le moins possible. Des visages et des voix, des regards par centaines qui se murmurent à l'oreille les noms alléchants du prochain breuvage. Comme si tout ce que j'avais servi m'était passé par le corps. Tous ces mélanges...Tenter une excursion. Un rhum pur...Je sors du bar. Des heures que mon corps ne s'était mu seul, sans le « monstre », débarrassé de l'objectif liquide. Take a walk on the wild side. Les corps en lutte absurde partout doivent être beaux. Je n'ai que le mien. Trop vrai pour être beau. Collant, trouble de toute la mauvaise sueur entre plexus et sternum. Souveraineté chez l'ennemi. Nappe de silence en drapeau. Salves de décibels pulvérisées. Nœuds déliés de mon corps en défi. Que mon corps de réel. Je suis invisible.

Le fleuve en longs traits boit. Adossée aux baies vitrées, adossée au fleuve autour, une seule musique : Mozart - Requiem.

Gihan



SANS TITRE 1

BOUFFER LE TEMPS

Peut-être. R .sourit. Sûrement. Amertume à la commissure. On n'a qu'une fleur, parfaite comme les autres, mais peut-être. Il faudra que...

L. Tout ce silence bruissant plus grand entre tes vibrations me tue. Le silence niché gras de peur entre les vibrations dévore plus que disette en mon ventre...

R. C'est très bien. Tu es belle comme ça. Je te regarde.

L. ...et les vibrations des roues aussi. De Minerve à l'aube les suppliciés demandent pardon. Pas encore pris en pleine vue la cécité de l'acte. Pour l'acte. Le pardon serait ce plat ridicule du ventre sur l'eau d'un corps qui ne vole pas. Ce serait ridicule.

R. Tu es belle, en fait. Je suis fatigué.

L. Oui, l'écrasement particulier du caoutchouc dans ce bourdonnement grave reconnaissable...

R. J'ai changé d'avis.

L. ...entre tous.

R. Je dors comme un bienheureux. J'aime cette expression.

L. Et jamais celui-là, justement, reconnaissable. Et tous les autres comme des rappels injurieux ; fragments d'un discours...

R. Des rêves à tout prix... Et le téléphone avec ça...

L. ...amoureux.

R. Hypoacousie. Hypophasie. J'aime mes mots...

L. La drogue des possibles...et Si...juste survivre au prochain rôle, l'imminence d'une tonalité sourde.

R. Et le téléphone avec ça...Passons outre.

L. Affreuses femmes. Je veux survivre, non, MIEUX que ça...

R. On verra je sais pas le temps nous bouffe.

L. Pour de vrai...Slalom en plein vent. Bouffer le vent laisser bouffer le temps dans les voiles...

Gihan



SANS TITRE 7

FLY SOMEWHERE ELSE

Le Four des navettes, la plus vieille boulangerie de Marseille. En face d'un petit restaurant cambodgien. De longs biscuits secs parfumés à la fleur d'oranger, vaguement écœurants, et pourtant j'ai la bouche sucrée.

La mer magnifique et bleue m'apporte le bonheur aux yeux. Je marche et le Mistral m'arrache la peau du visage (plus de peau sur les os) (squelette). Je quitte le sol, j'ai cru m'envoler, c'est la ville du grand vent.

Il fait froid c'est l'hiver et je cours dans Paris. L'air très froid brûle mes poumons cendriers que j'ai rempli la nuit dernière sans sommeil de la fumée de paquets de cigarettes. Je cours dans Paris, spectatrice transparente du jour qui s'installe, l'heure des poubelles. C'est une belle heure. Le soleil, s'il a daigné sortir, est haut déjà, éblouit les trottoirs mouillés. Je cours et les gens me regardent ou pas, moi je regarde le lent déplacement de la ville... Les éboueurs sourient de ma course, ils sont noirs le plus souvent, je dis ça parce qu'hier à Marseille, l'heure des poubelles du soir, les éboueurs se faisaient des passes de volley avec

les sacs. Je n'ai eu envie qu'un instant de voir un sac exploser et dégueuler les ordures sur leurs gueules. En tout cas ces éboueurs étaient blancs... comme vous et moi...

Je cours et il s'agit je crois de me tuer et de me renaître d'un même mouvement, pourtant je suis immobile, pourtant je suis à chaque instant en vie.

A part les éboueurs, personne ne me voit.

Je me raidis. Il faut partir à nouveau, un mouvement, une fuite en avant que je transforme en marche... ou peut-être est-ce : ma chute en avant, je la transforme en marche...

Pour moi coureuse infatigable du monde et de moi-même dans l'univers, c'est un premier voyage en Asie. J'emmène mon corps que je déteste, en entier il faut le prendre, dommage qu'on ne puisse en arracher un morceau et je sais pas manger le reste, je déteste le goût de ma chair. Garder les pieds. Je pourrai par exemple garder les pieds. Les pieds servent à quitter Paris la banlieue et la périphérie morose des sentiments. Les pieds m'emmènent jusqu'à l'avion, à côté de moi pas de beau garçon mais une petite vietnamienne fort polie qui mange consciencieusement toutes les deux heures des nouilles instantanées aux crevettes.

(FAIRE L'AMOUR EN PRISONNIERE)

c'est mauvais signe ou non ?

J'écris à ce moment, dans l'avion et durant tout le voyage, encore maintenant, toit de Marseille, sur un véritable authentique carnet de voyage, authentiquement rapporté de l'Inde aux 1000 merveilles par un camarade martial. Un véritable authentique carnet de voyage comme je n'en ai jamais eu, avec couverture peau de chameau imprimé chameau, cordelette, papier épais incrusté de fleurs séchées. Voilà garantie d'écrire comme les véritables écrivains voyageurs d'antan qui parcouraient le monde de leur pesante mélancolie européenne TOUT A FAIT COMME MOI, qui avaient tous de ces petits chameaux à fleurs... La plume de mon bic attache mal sur ce papier trop épais et dérape sur les pétales, j'écris mal et trop gros, il est aussi trop joli pour ce que j'ai à y noter. Mais je le garde parce qu'il ne me va pas.

Je pars et partant je me défige et m'ôte aux mêmes regards des mêmes autres qui me tuent (qui me tuent, *elle défunte nue en le miroir, encor que dans l'oubli fermé par le cadre, se fixe...*)

statue immobile

et de pierre (car je deviens dure)

il faut exister en mouvement, neuve de regards, vierge dans les regards dans cette conquête permanente qui est effacement de soi... TRANSPARENCE et bien sûr DISPARITION

et

se laisser absorber avaler par le monde

Dans cet évanouissement je sens tout à coup que je-
(exister)

L'amant martial par exemple n'est-il pas raide, de corps comme d'esprit ? Par la haine et le ressentiment...J'aime bien ça en lui, le squelette, les os saillants, les muscles secs et durs, l'esprit solide et les idées coupantes... mais les yeux sont creux l'on voit dedans le crâne, il a peu de douceur.

Disparition du jour et de la nuit dans un voyage sans sommeil à regarder une crevette avaler des nouilles. L'instant d'après je me heurte les oreilles à des cailloux vietnamiens c'est à dire essaye de trouver le repos dans le laps de temps qui sépare le hurlement vietnamien pour l'embarquement du hurlement chinois du hurlement anglais. Comme l'Asie est sonore... me dis-je et j'ai sans doute les tympanes bien sensibles, je découvre qu'une langue tonale est

une langue où chaque son a une vie en soi et danse son rythme... Les sons viennent et reviennent, avalés ravalés, recrachés parfois vomis, parfois drôles comme le KOK de Bangkok qui projeté des lèvres toutes fines mais puissantes d'une hôtesse d'aéroport s'élève très haut sur la corde des airs funambule et pitre, virevolte un temps puis meurt tout net.

Evanouissement de KOK dans les airs. Embarquement immédiat. D'autres encore sont doux, d'autres sont hostiles. Je suis sur le toit de Marseille et une mouette ne cesse de ricaner de ce que j'écris, c'est la même sans doute qui ricanait l'autre soir quand je saluais le soleil de quelques mouvements à peine martiaux...

(Je suis en Asie et la danse des tons m'empêche de dormir. KOK KOK.)

Je suis en Asie (kok kok) ça y est

(les mots et les sons tournent dans l'air la nuit quel vertige quel vertige)

(pas de mélancolie)

(pas de mélancolie)

Le Cambodge sourit à mes premiers pas sur son sol, il me reconnaît du sang indien, autant dire du sang khmer, autant dire une amie de la famille. L'air est chaud, assez humide, je suis fatiguée et j'aime le pays seule seule seule (c'est toujours le grand bonheur un peu inquiétant de la solitude, que ce bonheur soit si seul si grand). Le vrai mouvement commence, grisée de voyage, mes pieds me portent et j'oublie mon corps. Dans le bus un duo comique hurle ses bouffonneries à la télé, les gens rient, mon voisin a les jambes empêtrées dans les miennes, je l'aime bien, il est joli garçon, la route défile. Il ressemble à mon médecin de la rue Pernety, il porte comme lui une chemise blanche éclatante, la vieille dame au crâne rasée m'apprend à dire OUI. Savez-vous, en Khmer les femmes ne disent pas OUI comme les hommes... (le OUI de la femme est-il plus grand plus ouvert, ou au contraire tout petit ?)

(faire l'amour en prisonnière)

Enfin seule, espaces et temps. Aux arrêts les enfants chargés de fruits mais les animaux disent mieux la misère, peaux pendantes de gangrène et yeux vitreux, fermentent doucement sous le soleil, puent. La misère des bêtes. La misère pue, on la sent bien plus fort qu'on ne la voit et comment détourner les narines, et de toute façon aux images on est habitué, comment fuir l'odeur. Les chiens pauvres ont une haleine terrible...

Mon compagnon de route je me souviens de lui.

Parfois la misère saute à la gueule.

Parfois la misère flotte, les enfants pirates mendient sur l'eau dans la lumière dorée du soleil couchant, le village flotte... Chemin doré puis rose, la voie du ciel sur l'eau, scintillements d'or les enfants pirates mendient sur la voie rose du ciel, la lumière flotte.

Parfois la misère colle, c'est la sensation dégoûtante de la chair froide contre ma peau, je me retourne ce sont les deux moignons de bras de celui corps mutilé par une mine. Cette chair est dure. Cette chair est terriblement dure.

Grisée de km et de mouvements et de solitude non appartenance je pense un instant à l'amant martial... sa passion pour le Viêt-nam... L'absurdité de ce grand corps musculeux et blanc au milieu des petits êtres foncés par le soleil... Ils partagent pourtant certaine dureté. L'amant martial s'enfonce dans les eaux. La solitude flotte.

Et puis c'est la nuit.

Je bois une bière. J'ai la compagnie blonde d'un canadien mignon mais que je n'embrasse pas, je sais pas pourquoi, j'ai un vague désir de lui, sa blondeur. Nous nous embrassons très tendrement les joues.

Et puis c'est la nuit

(seule)

(faire l'amour en prisonnière)

terrible contre laquelle on se débat. Cris de coqs sans écho, animal qu'on torture, cris d'une machine, du fer, bain de sang, je sauve quelqu'un qui ne m'est pas reconnaissant.

Au matin peut-être devrais-je me marier avec le blond canadien car mon bonheur est ailleurs de moi.

Je devrais parler des temples du temps des temples du non temps des temples de leur silence parfois qui me ferme les yeux et je m'évanouis dans le temps oh... je ne dors pas mais pèse le temps dans sa consistance et sa légèreté si douce Moments brûlants sur la pierre où j'essaye de ne faire des temps qu'un seul moment de l'univers où je suis, là, moi, justement, maintenant... Rythme lent, presque non mu, qui bat en profondeur et loin en soi sons cambodgiens aigus et lancinants qui grincent agacent et apaisent en même temps l'esprit et le cœur.

Et au sortir de chaque temple il y a la misère qui crie
(LADY LADY
HELLO LADY
HELLO LADY
D YOU WANNA DRINK
D YOU WANNA EAT
D YOU WANNA BUY SOMETING
D YOU WANNA BUY
SOMETING
LADY)

Les cris des femmes Chœur de femmes presque bacchantes quand la nuit va tomber hystérique, HELLO HELLO angoisse LADY angoisse des derniers instants HELLO LADY du jours HELLO un passage à travers les cris.

Ce sont les cris des femmes qui me poursuivent la nuit. La douleur des Khmers est silencieuse pourtant.

Les km avalés à l'arrière de la moto bike, espaces, paysages traversés étendues vertes forêts étendues cultivées villages routes avalées défilent devant et derrière les pensées rapides se succèdent au contre-rythme de ce pays, de la toute lente campagne. Je traverse leur temps...

les gens marchent de leur pas digne
travaillent
attendent
attendent
tout est doucement

je crois qu'alors je fuis l'espace et me jette en avant, suis pur mouvement moment, changement continu et permanence même et autre être et toujours non être en même temps. Je n'ai même plus peur de disparaître.

(je n'ai même plus peur ?)

Et je pense à :

le reflet de la lune dans la rivière est toujours en mouvement. Cependant, la lune existe et ne s'en va pas. Elle reste mais elle bouge.

(bien sûr je mens, c'est plus tard que je lis ça)

et

pas bouger, pas bouger, cela signifie en fait ne pas rester sur une pensée, laisser passer les pensées. Demeurer en parfaite stabilité signifie en fait ne pas demeurer. Ne pas bouger signifie en réalité bouger.

(et de lire ça m'emplit d'un bonheur intense, je suis dans le métro, et si pleine de bonheur)

Chaque instant s'envole pétarade Asie lenteur et vite silence parfois épais ma peau chauffe au soleil je suis grisée de tout ce vent et riche de l'univers.

Sur le toit de Marseille je me souviens avoir eu en Asie mal au poignet d'essayer de figer tout cela frénétique sur mon carnet aux fleurs séchées où la plume du bic glisse et dérape.

KOK KOK. Des Français viennent se coller à moi, ma mauvaise humeur augmente. Je ne me souviens pas du retour. Je crois avoir avalé des nouilles. Je ne me souviens pas d'avoir en rentrant aimé ma vie.

Dans le métro il y avait
(Ne pas bouger signifie en réalité bouger)

mais il y avait aussi
(faire l'amour en prisonnière)

et la périphérie morose des sentiments.

alors je suis allée sur le toit de Marseille où les mouettes sont moqueuses où la mer avec sa beauté saute aux yeux et donne aux lèvres la peau un goût.

Et mes pieds...

C'est incroyable d'avoir des pieds et de marcher.

Comprenez moi, je veux dire :

C'EST INCROYABLE D'AVOIR DES PIEDS ET DE MARCHER.

What if you could be anything you wanted ?

I'd be a cowboy.

Really ?

The boy looked at him with disgust. Shit no, he said. What's wrong with you ? I'd be a rico and lay around on my ass all day. What do you thing ?

What if you had to do something ?

I don't know. Maybe a airplane pilot.

Yeah ?

Sure. I'd fly everywhere.

What would you do when you got there ?

Fly somewhere else.

Cities of the Plain

Métie Fakra



SANS TITRE 6

LA BELLE D'AVRIL (LES YEUX)

Il est jour encore je pars à la recherche de la Belle de Mai... (la Belle de mai, qui est la belle de mai je cherche la belle de mai...). Dans le bus le chauffeur demande aux femmes qui montent de payer leur voyage par une danse. Je suis assise à l'avant, il m'explique plusieurs fois mon chemin, mais pas qui est la belle de mai.

Rue de la belle de mai... qui est la belle de mai (me demandai-je...), c'est une petite belle de rue qui grimpe un peu, une femme noire avec la peau tachée, qui m'emmène là où je veux aller, moi, la parisienne, au théâtre en friche.

Elle m'y conduit et m'arrêtant devant le numéro de cette salle, j'ai déjà peut-être l'intuition qu'il ne s'agit pas de l'endroit, mais peut être de mon étoile. Il est jour encore je rentre, traverse un tout petit théâtre vide, me dirige vers la pièce du fond où des gens sont réunis, bières et pétards, petite fête, bons enfants. Je sais bien alors que je ne suis pas arrivée là où j'aurais dû, mais bien là précisément

où j'aurais dû, car qu'est ce que je cherche... ? (si ce n'est la belle de mai)

Mais qu'est ce que je cherche ?

me demande un grand garçon au crâne brillant.

Je lui dis. Il répond mais surtout derrière lui une fille bière assise sur tabouret haut m'explique la nouvelle adresse de l'endroit, théâtre friche, belle de mai. Le grand crâne brillant me dit qu'il va y avoir ici même un spectacle de marionnettes, et qui sera bien (reste reste, tu devrais rester) de toute façon l'autre spectacle (sax poésie et vidéo, un spectacle pour la parisienne), avec mon retard, je l'ai raté...

La fille bière tabouret haut m'explique le chemin, je frétille gardon à l'intérieur (avril), il sera bien ce spectacle de marionnettes, j'aime beaucoup les marionnettes, et les choses en général, pourtant je me dirige presto vers la sortie, au passage de la porte je reconnais qui brille, derrière le dernier voile du jour, mon étoile, et mes jambes croisent, je suis de nouveau dans la salle bières et pétards.

Le crâne brillant ravi, ses yeux brillent aussi, va me chercher une bière. La fille pétard tabouret haut m'explique où je suis, dans une soirée privée d'un collectif d'associations, mais que je suis bienvenue, mais que c'est privé, mais que je peux rester, bienvenue. Une bière dans la main, je souris à mon étoile gardon, les gens dedans dehors s'agitent.

On me parle un peu, je parle peu. Est-ce que déjà mes yeux (comme ils sont ces yeux que j'ai, insolents, indécents...) se portent sur joli visage qui semble bien (le hâle) (la peau) et reçoivent en retour léger regard fugace, léger mouvement des commissures (pli). Hum... les pupilles frétilent.

Mais

parlons du spectacle de marionnettes (privé). Grand crâne brillant et fille pas mal à l'aise et jolies marionnettes bien vivantes et révolutionnaires. Une marionnette (la belle de mai ?) raconte l'histoire du couturier que tous traitent de TAPETTE ! et qui donc coud la bouche à tous et qui alors peut raconter la fin ? (J'aime bien cette histoire, les lèvres cousues.) Un chien du public aboie. Peut-être qu'il n'aime pas cette histoire parce qu'elle lui rappelle que parfois on emprisonne un peu de la sorte les gueules canines.

A la fin du spectacle je devrais peut-être partir mais je reste. Les voix ne dansent pas, mais sont celles d'errants. Dommage, j'aime bien les voix qui dansent.

Je bois. Je promène mes yeux sur l'assemblée, une ou deux fois ils retombent sur joli visage hâlé (la peau) (les dents), assis à un endroit. (Je crois qu'il attend).

D'autres me parlent, et beaucoup.

D'autres ne me parlent pas.

Crâne brillant tout émoustillé de son spectacle s'émerveille de me voir là encore, ce qui dit bien que sans doute j'aurais dû partir. Je reste. Fille pétard bio m'explique que dans toute soirée (privée) il faut garder la place du voyageur. Je suis le voyageur. C'est bien, mon étoile, il faudrait que j'aie toujours quelque part RESERVEE, ma place du voyageur.

Mes yeux un peu saouls sur l'assemblée, d'autres me voient, mais ceux que je voudrais, je ne sais pas.

Joli visage (le hâle, la peau, les dents).

On reste à côté pendant que le temps soirée guitare bières pétards bio s'égrène. Et puis quand il n'est pas si tard mais l'heure de partir il me propose d'aller rejoindre verres et potes sur le cours Julien (mais la belle de mai... ?). Je n'ai pas envie de verres et potes, mais de lui peut-être. La fille pétard bio m'explique je crois, avec quelques regards, qu'elle n'est pas contente de moi. J'aurais sans doute dû débarrasser la table de la soirée (privée) plutôt que de voler un garçon errant (privé). Tant pis.

Nuit.

Nuit, la lune devant nous est pleine, phosphorescente. Nous marchons parlons, il fabrique des meubles de l'intérieur avec des matériaux de l'extérieur, il gravit les montagnes.

J'aime assez, nous marchons dans la nuit passage le long des voies rails tunnels ouf les rails compagnons de la nuit les rues comme la nuit est douce o toute douce, la nuit-

Nous ne trouvons pas la belle de mai ni verres et potes ; dommage. Je me mets à guider. Un pub bien crade où de VRAIS marseillais suivent bourrés un concert du VRAI Johny Halliday sur énorme écran, un de ces écrans gigantesques plats qu'on trouve maintenant dans

tous bars luxe et miteux, et qui fait je ne sais pas pourquoi que tous ces bars luxe et miteux ont l'air bien sale. Bières blanches et jaunes au fort goût de produit vaisselle, nous rions. *C'est la tyrannie des jambes et des pieds, (c'est incroyable d'avoir des pieds et de marcher !), je veux juste aller. Il me suit et marmonne parfois quelle belle rencontre... (je ne réponds pas). Une belle rencontre la belle nuit d'avril, moi je parle de l'ébahissement devant la mer. Il me parle de l'ébahissement devant la mer. Nous montons vers un fort enveloppons le vieux port du bonheur de nos yeux. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit... La nuit avance, très idéale. D'avoir parlé de la mer j'ai très envie d'elle de près et surtout de son bruit. Je guide vers les anses. Il me dit que je ne peux pas partir sans avoir vu les VRAIES calanques ; lui il gravit, et demain il m'emmènera, et même sans maillot de bain je me baignerai dans la mer, et c'est vraiment une belle rencontre ; je ne tourne plus jamais les yeux vers lui car je sais que sans cesse ils me suivent m'attendent pour m'attraper, c'est leur tour... nous marchons les mouettes geignent et ricanent près et loin de nous. Il est bientôt 3 ou 5 heures du matin. La nuit avance nous marchons sur la corniche.*

Tout à coup Ciel la grande affiche de Zidane a disparu et nous sommes vraisemblablement les premiers témoins du crime. Mais nous n'allons pas déposer, mais descendons à L'anse de Malmousque, celle où déjà de jour, j'avais tant entendu la mer... je l'y conduis. Je l'aime bien mon compagnon, il est parfait dans cette nuit.

Mal assis sur les rochers coupants. Le bruit de l'eau (le bruit de l'eau lui dis-je, car c'est cela) et la lune au-dessus de nous est pleine phosphorescente, d'un éclat incroyable comme si elle brillait derrière un voile transparent. D'un éclat vaporeux. La voie qu'elle trace dans l'eau. C'est donc la belle d'avril. Il parle aussi de la Bonne Mère qui veille sur le port, mais moi cette Dame, je ne la trouve pas belle ni même réconfortante, je la trouve militaire, plantée au dessus de sa basilique.

Nous avons les errances à la bouche. Mon compagnon de nuit est un voyageur. Je devine que son corps est tout fin mais solide. Et dur. Il gravit. Je peux le briser entre mes jambes, émietter ses os, poudre. Je ne tourne pas mes yeux vers lui ça l'enrage je le sais, car il attend de les attraper. Mais moi, est-ce que j'ai envie d'autre chose que de ce moment là, précisément idéal, lumineux dans le bruit noir de l'eau, sous la lune, la peau et les muscles endoloris, les joues doucement fouettées par le vent...

Je le laisse se dépêtrer dans sa situation. Avec le bruit de l'eau le temps ne passe pas je crois, nous sommes mal assis dans les rochers et nous n'avons pas froid. L'un contre l'autre sous l'aile de la nuit. La belle d'avril. Et puis il se lance, choisit les mots plutôt que le geste. J'ai beaucoup d'admiration pour ceux qui choisissent les mots, car moi je suis incapable de prononcer ces mots là. Je ne sais pas y répondre non plus, je souris et me débats à mon tour dans la situation. Nous empêtrons nos maladresses c'est mignon en cherchant un chemin l'un vers l'autre et finalement les bras, les corps, et les bouches.

Hum...

Sa bouche est très bonne. Ses lèvres sont épaisses et tendres, avec le goût du sel. Hum. Sa bouche est très chaude dedans. Nos bouches s'entendent, je ne pensais pas, et il ne se retire pas, il reste, il n'a pas peur d'embrasser longtemps (les lèvres chaudes des adolescentes).

...

Hum. Le désir gravit. La lune, phosphorescente.

Les mouettes ricanent de notre situation idéale. Nous restons mal assis corps endoloris dans la nuit silence, enfin, le vrai silence, rempli du bruit de l'eau. Morceaux de nos corps sur les rochers coupants, lambeaux arrachés pendant l'amour, le sexe dans la douleur ensanglantée des chairs qui se déchirent déchiquettent sur les couteaux rochers. Il faut pénétrer la nuit (me dis-je).

Les mouettes voient du sang dans les vaguelettes. Taches sombres dans l'eau noire.

Les lèvres chaudes jusqu'à repartir mais une fois debout finit quelque chose car nos corps éloignés se livrent au froid, à la faim aussi, à la fatigue. Nous trouvons encore le bruit de la mer à écouter, de très jolies choses à regarder très laides aussi. Tout à coup la nuit ne va-t-elle pas finir ? une angoisse de petit garçon... La nuit est si noire, la lune est si haute. Mais les premiers chants des oiseaux, nous ne sommes pas loin du début du jour, marchons jusqu'au jour (lui dis-je), je le caresse de mots et ainsi remontons sur la corniche, les premières lumières des hommes, le rassurent.

Nous sommes tous deux pris de cette faim très violente des marcheurs au petit matin. Et rien encore n'est là, le monde coquillage ne s'ouvre pas encore à nous, étrangers de la nuit. Nous avançons et miracle, au tournant d'une rue, lumières éclatantes de deux boulangeries ! Nous allons à la première, choisissons la deuxième, LE PECHE MIGNON (la belle de mai ?)... et trouvons, caverne d'ali baba, des extraordinaires trésors extraordinaires, il faut que je vous dise, compagnons des aubes, des VRAIS croissants dont les extrémités sont recouvertes de VRAI chocolat. Hum... C'est Pâques...

JESUS NOUS GÂTE !

Nous dévorons et avec les croissants au chocolat fond la mauvaise humeur finit

la nuit idéale...(la lune, la lune, tandis que je ne regardais pas, la belle phosphorescente d'avril s'est échappée...)

(je ne mords pas à pleine bouche dans sa bouche pleine chocolat trouver retrouver le goût de sel sous la langue croquée chocolat à pleines dents sous le sel, moi qui ai pourtant la bouche si sucrée.)

Nous buvons encore un café gigantesque et quand finalement il demande s'il peut monter avec moi en haut de la colline d'Endoume passer un moment

avec moi, la belle de mai... (je mens, je mens, mais n'aurait-il pas dû m'appeler la belle de mai, ou d'avril...n'aurais-je pas dû lui souffler... ?)

bien sûr je dis le Oui des femmes car à la question de savoir si je comptais revenir souvent à le voir, j'avais baissé les yeux ; bien sûr je dis oui car surtout j'ai du désir logé dans le ventre.

En haut de la colline nous baisons dans la fatigue du matin. Il est grand jour, nous baisons du bout des corps. Son corps est fil dur, sa bouche est bonne, il est si fin, je peux le briser entre mes jambes...l'allumette. C'est doux et gentil. Le compagnon de Marseille. Il réclame encore ma journée, mon soir encore, mais que ferai-je de lui encore une journée, toute une nuit, moi qui n'ai pas trouvé la belle de mai... Est-ce qu'il voit tout cela dans mes yeux, et l'errance, et l'étoile. Nous nous quittons en haut de la colline d'Endoume, dans un vague sourire.

C'est le lendemain que la Parisienne est emplie d'une joie si triste en descendant la colline. Si triste de rentrer alors qu'elle aime tellement chaque pas qu'elle fait dans chaque lacet de rue... Ses pas la ramènent à Malmousque. Sur un banc en face de l'eau elle s'allonge, le grand Soleil n'est pas là, les yeux clos. Elle les ouvre et tombe dans un regard bleu... Elle ne tombe pas du banc. Ce regard reste comme ça bleu, papillon, et puis tout le visage s'ouvre en un extraordinaire sourire. Elle ne tombe pas du banc. Elle n'a pas le temps de sourire en retour que le regard bleu déjà s'envole s'est envolé... O...

Elle marche. Un peu plus loin, dans une rue étroite, une moto passe et s'arrête quelques mètres devant elle. Le conducteur se retourne la reconnaît et encore de ses yeux... Et il sourit encore (je meurs, je meurs) et il repart. Le bruit de l'eau apaise à peine sa peine car son cœur est triste si- ... O... infiniment...

le regard bleu est parti et pourquoi ne pas l'avoir emmenée O ces regards tous ces regards ces yeux qu'ils ont

j'aurais voulu les boire et les casser
comme ils sont

*j'aurais voulu les plonger dans une fournaise de glaives
et j'aurais voulu broyer tous les os
comme ils sont
et arracher toutes les langues
et liquéfier tous ces grands corps étranges et nus sous les
regards
qui m'affolent
(qui m'affolent.)*

*grands...
(on y voit le monde)*

*(qui est la Belle de mai ? Je ne l'ai trouvée en haut ni en bas d'aucune colline et la Mère
supérieure dinguedongue de toutes ses forces et couvre un temps
-
le bruit de l'eau.)*

Métie F.

INSTRUCTIONS POUR DISPARAITRE

Il s'agit là du titre d'un possible poème. Il n'est pas loin.
Il ne s'agit pas de se faire porter pâle. Mais de S'EXTRAIRE.
Sois plus invisible encore que l'absence.
Le chemin s'arpenle. Il ne se laisse pas commenter.
Il ne s'agit pas de se retirer. Il s'agit de partir.
Il ne s'agit pas d'être un déserteur. Il s'agit de devenir un fantôme.
... et ne pas plus remuer l'espace qu'une saute de vent.
errer à l'origine des choses...

Ben Gardeur



SANS TITRE 0

ARGOS

Au milieu de la rue il y a un chien mort écrasé. Il me semble que c'est de lui que viennent ces gémissements pitoyables, aussi je m'approche et lui tends fraternellement la main. « Chien, lève-toi. Allons. Tu n'as rien. Tu vas vivre. » Le chien lève sa bonne tête noire et blanche vers moi et me jette un regard amusé : « Homme, tu n'as rien compris. C'est la mort. Et contre la mort il n'y a rien à faire. Ni miracles, ni tours de passe-passe. Tu es jeune. Avec tes mots. Tout cela est bien compréhensible. Je ne t'en veux pas. Mais va jouer ailleurs. »

Je reste un instant stupéfait. A vrai dire j'en sais long sur la mort. Beaucoup plus long qu'il n'est permis à mon âge. Je sais qu'à ce train-là le chien n'en a plus pour très longtemps à vivre. Qu'il me parle ne me pose pas de problème. Bien au contraire. Ce qui m'étonne c'est ce pessimisme. S'il n'en savait pas si long sur la mort, lui aussi, il ne fait aucun doute que ce chien, même aux trois quarts déchiqueté, pourrait bondir sur ses pattes intactes, me lécher joyeusement la main et pourquoi pas vivre. Avant que j'aie pu lui en faire la remarque le réveil sonne. A vrai dire ce n'est pas le réveil. Il me semblait bien que c'étaient les vacances. Je pousse un gémissement heureux. Je laisse mes bras pendre du même côté du lit comme des racines. Je laisse mes yeux se refermer comme des huîtres et je tente de rentrer en contact avec le chien écrasé mais je ne sais plus dans quelle rue il est. C'est dommage. J'aurais pu me faire à peu de frais une bonne réputation de ressusciteur de chiens avec un peu plus d'organisation. On sonne à la porte de la maison. J'entends mon père aller ouvrir. Brève conversation sur le pas de la porte. Amusée, semble-t-il. La porte se referme. Des pas

légers retraversent le jardin et s'éloignent dans la rue. La porte de ma chambre s'ouvre et mon père entre.

Tu dors, Alexandre ?

Non.

C'est dommage, je viens de dire à ton amie que tu dormais encore.

Ah bon ?

C'est une grande fille blonde, très polie, très jolie, qui vient de sonner à la porte. Elle a dit qu'elle partait en voyage.

Ah bon ?

Mais tu dors ?

Mais non, j'essaie de me réveiller.

Avec un peu de chance et de volonté, tu pourrais peut-être encore la rattrapper.

Bon.

Mon père s'en va réchauffer le café. Je m'assieds sur le bord du lit, les mains sur les yeux. Je réfléchis. Qui est mon amie, en ce moment ? Mh. Lucie ? Amaya ? Fatima ? Marie ? Céline ? Valentine ? Aurore ? Hélène ? Irène ? Anouchka ? Non, c'est Jeanne. Je me lève et j'agite les bras pour reprendre mes esprits. J'enfile mes vêtements qui me semblent étrangement étroits aux épaules et à la taille. Pour la longueur tout va bien, ou presque. Je descends les escaliers quatre à quatre.

Tu devrais quand même prendre le petit-déjeuner, dit mon père qui passe la tête par la porte de la cuisine.

Alors c'est qui, ton amie ? fait ma mère en peignoir qui passe aussi la tête par la porte de la cuisine, ce qui donne un drôle de totem quand j'y réfléchis.

Non, je vais la rattrapper avant qu'elle parte en Australie.

Elle part en Australie, fait ma mère, déçue.

Je dis ça comme ça, je réponds sans émotion.

Elle ne part pas en Australie, fait ma mère, soulagée.

Je sors, c'est le printemps. Je n'avais pas encore remarqué. Le cèdre a plein de pousses vert clair au bout des branches. Les lilas sont en fleurs. Les nuages filent comme des goélettes. Tout ça sent très fort et donne envie de courir. Je pars pour remonter la rue de la Gruerie. Jeanne file à vélo mais j'ai toujours été le plus rapide sur la Gruerie. Je la rejoins avant qu'elle n'ait dépassé le troisième carrefour, dans la côte.

Alors ? Je croyais que tu dormais ?

Mon père est venu me tirer du lit pour que je te rattrape.

Et tu m'as rattrapée ?

On dirait bien, je dis en attrapant le guidon et en embrassant sa bouche de force.

Mais qu'est-ce qui te prend ?

J'en avais envie.

Ben dis donc. Et mon copain ?

Je l'avais oublié celui-là. Pour qui il se prend ?

Quoi ?!

C'est vrai, il est où ? je fais en regardant autour de moi.

Mais qu'est-ce que tu racontes, tu n'es pas bien aujourd'hui ? On dirait que tu as grandi. Et tu as laissé pousser ta moustache et ta barbe !

Ça c'est mon affaire. Il est où, ton copain, pour m'empêcher de t'embrasser ?

Qui dit qu'il faut qu'il t'empêche ?

C'est justement ce que j'essayais de te suggérer.

Eh bien c'est réussi, elle dit en poussant son vélo.

Je marche à côté d'elle sur la route bitumée qui monte atrocement. Il commence à faire drôlement chaud. Je regarde ses chevilles nues au dessus des soquettes bleues. Il y a un bruit de caterpillar dans l'air. Je lève la tête et je commente le spectacle de la colline.

C'est vraiment désolant, cette société.

Quelle société, Alex ?

Celle-là, je fais en montrant la pelleteuse jaune suspendue à la pente orange à cent mètres au dessus des tuiles rouges de la maison des parents de Jeanne.

Ah, celle-là, elle fait d'un air blasé en recommençant à pousser son vélo.
 Je remarque qu'elle me jette des coups d'oeil de côté, comme pour vérifier quelque chose sans que je m'en aperçoive.
 Dis donc, tu as vraiment grandi. On dirait que tu as pris dix ans en une nuit.
 J'étais en train de sauver un chien quand tu m'as réveillé.
 Toi et tes romans.
 Si tu ne m'avais pas réveillé j'aurais pu le convaincre de ne pas mourir. J'aurais pu.
 Jeanne lâche son vélo sur le bas-côté et se tourne vers un chêne, une main sur les yeux. Je la pousse derrière d'autres arbres.
 Cette fois c'en est trop, Alex.
 Qu'est-ce qui t'arrive, Jeanne ?
 Tu me rappelles Ulysse.
 Ah bon ? Ulysse... C'est ton copain ?
 Non, c'était mon chien. Il est mort l'année dernière.
 Il doit être plus heureux là-bas qu'ici avec le spectacle de ton copain.
 Je te rappelle que mon copain n'est pas là, imbécile.
 Bon, je dis. Et je pousse encore Jeanne derrière d'autres arbres et je commence à déboutonner son vieux chemisier blanc.
 Mais qu'est-ce que tu fais ? demande-t-elle sans résister.
 Je te déshabille, puisque ni Argos ni ton copain ne sont là.
 Argos ?
 C'était ton chien.
 Ne te moque pas de mon chien.
 Je ne me moque pas de ton chien mais Ulysse ce n'est pas un nom pour un chien.
 Tu n'aurais pas dû l'appeler comme ça et bref tu mérites une bonne punition. C'est moi, Ulysse. Argos, ça c'est un bon nom pour un chien.
 Tu n'as pas le droit de débaptiser mon chien.
 Je débaptise qui je veux. D'ailleurs toi aussi je te débaptise. Jeanne, ce n'est pas un nom pour une fille. Maintenant tu t'appelleras Pénélope ou même Guenièvre.
 Guenièvre et Ulysse ! Tout un programme ! Ote tes sales pattes de là.
 Pour les mettre où ?
 Il y a des endroits bien mieux que ça.
 Elle me montre les endroits et on s'enfonce encore plus derrière les arbres.
 Tu ne penses pas que quelqu'un va me piquer mon vélo ?
 Si tu crois qu'Ulysse se préoccupait des vélos de ses copines.
 Mon estomac se met à gémir.
 Dis donc tu n'as pa-as man-angé-é.
 Non-on.
 Arrête, arrête. Viens manger à la maison je te présenterai à mes parents.
 Bon.
 Nous revenons sur la route quand elle a rajusté sa robe et fini de reboutonner son vieux chemisier.
 Tu devrais mettre des vêtements plus récents.
 Plus décents ?
 Tu devrais mettre des vêtements de notre époque.
 Tu vas les chercher où tes compliments ?
 Je ne fais jamais de compliments aux méchantes filles qui trompent leur copain.
 Elle se met à rire. Je me mets à pousser son vélo. Nous entrons dans leur jardin. Un chien sort sur le perron et nous observe en remuant la queue. Guenièvre ne l'a pas encore vu. Je m'arrête pour réfléchir. Elle me regarde comme si j'avais la rage.
 C'est pas moi qu'il faut regarder, c'est ton chien.
 Elle regarde enfin vers la maison et elle se fige comme si c'est lui maintenant qui a la rage.
 Ce n'est pas possible ! Il est comme Ulysse... On dirait Ulysse ! Je vais devenir folle ! D'où vient ce chien ?!

Le chien fonce et vient me lécher les chaussures. J'ai l'impression qu'il me reconnaît.
C'est ton nouveau chien, dit la mère de Jeanne en sortant du garage. C'est ton père qui vient de le ramener. J'espère qu'il te plaît. On l'a appelé Argos, en souvenir d'Ulysse, je pense que c'est une bonne idée.

Moi aussi, je dis.

Moi non, dit ma copine.

Tant pis pour toi, je réponds sans faiblir, pendant que le chien se lève et pose tranquillement ses pattes dans mes mains pour se mettre à danser.

Alex Gambler



CHIEN ECRASE

Lettre ouverte aux membres de la Commission sur le 11 septembre

Par Sibel Edmonds

2 août 2004

A Thomas Kean, Président de la Commission nationale sur les attaques terroristes contre les Etats-Unis
301th Street, SW
Room 5125
Washington, D.C. 20407

Cher Président Kean,

Trois ans seront bientôt passés depuis les attaques terroristes du 11 septembre. Durant ces trois années nous avons été placés dans un climat de menace terroriste permanente et il nous a été demandé d'exercer la plus grande vigilance dans notre vie quotidienne. Votre commission a été créée pour enquêter « sur les faits et les circonstances liées aux attaques du 11 septembre 2001 » et pour « fournir des recommandations afin de prévenir de futurs actes de terrorisme », et a maintenant publié son « Rapport final sur les attaques terroristes »¹. Vous nous demandez maintenant de nous engager à soutenir ce rapport et ses recommandations, d'engager sur ce rapport et ses recommandations l'argent du contribuable, mais aussi notre sécurité et nos vies.

Fort malheureusement, je trouve votre rapport sérieusement affaibli par son incapacité à traiter de sérieux problèmes liés aux services secrets, problèmes dont je vous ai fait moi-même, en tant que témoin devant cette même commission, prendre conscience. Il me faut donc envisager la possibilité que d'autres problèmes sérieux, dont je ne saurais rien, aient été également omis par votre rapport. Ce genre d'omissions sème le doute sur la validité de votre rapport et par conséquent sur ses conclusions et ses recommandations. Etant donné ce qui est ici en jeu — notre sécurité nationale — nous sommes en droit d'attendre que soient apportées des réponses aux questions auxquelles vous n'avez pas répondu. Et nous sommes en droit de demander à ce que soient clarifiés des éléments qui ont été omis et ignorés dans votre Rapport.

Moi, Sibel Edmonds, citoyenne américaine, ancienne traductrice pour le FBI, témoin devant la Commission d'enquête du Congrès des Etats-Unis, témoin et plaignante dans le cadre d'enquêtes menées par l'Inspection générale du Département de la Justice et témoin devant votre Commission sur le 11 septembre, sollicite votre réponse aux questions suivantes.

Après les attaques terroristes du 11 septembre, il nous a été demandé à nous, les traducteurs du plus grand et du plus important département de traduction du FBI, de ralentir, voire de stopper la traduction d'informations cruciales liées à des activités terroristes, et cela pour que le FBI puisse présenter au Congrès des Etats-Unis un « vaste corpus de documents non-traduits » et justifier ses demandes budgétaires et de personnel. Pendant que des agents de

¹ Alban éditions, 2005, pour la version française.

terrain du FBI de bureaux divers et variés étaient en train de suivre désespérément certaines pistes et de rechercher des suspects, entièrement dépendants qu'ils étaient du Quartier général du FBI et de ses unités linguistiques censées leur fournir les traductions dont ils avaient besoin, des centaines de traducteurs se voyaient demander par leurs supérieurs administratifs de ne rien traduire et de laisser le travail s'empiler (cf. la transcription de l'émission de CBS 60 Minutes d'octobre 2002 fournie par vos enquêteurs en janvier-février 2004). Ce fait a été confirmé par la Commission judiciaire du Sénat (cf. les lettres des Sénateurs Grassley et Leahy de l'été 2002, fournies par vos enquêteurs en janvier-février 2004). (...) J'ai fourni à vos enquêteurs un compte-rendu détaillé de ces faits et les noms d'autres témoins prêts à les corroborer (cf. les trois heures et demie de l'enregistrement de mon témoignage joint au dossier par vos enquêteurs le 11 février 2004).

Aujourd'hui, près de trois ans après le 11 septembre et plus de deux ans après que cette information a été confirmée et signalée à notre gouvernement, les administrateurs en charge des départements linguistiques du FBI sont toujours responsables des plus importantes ressources d'informations du FBI concernant le contre-terrorisme et le contre-espionnage. Votre rapport omet toute référence à ces faits des plus sérieux, ce qui lui enlève toute fiabilité, et vos recommandations empêchent de résoudre ces problèmes, ce qui aura de plus sérieuses conséquences encore. Ce problème est systémique et touche le département linguistique tout entier. Pourquoi votre rapport exclut-il cette information malgré les preuves et les rapports que vous avez reçus ? (...)

Melek Can Dickerson, traductrice pour les documents en langue turque, a été engagée par le FBI après le 11 septembre et on lui a confié la responsabilité de traduire les informations les plus sensibles liées à des terroristes et des criminels qui faisaient l'objet d'enquêtes du Bureau. Dickerson obtint une accréditation « top secret », ce qui ne peut être accordé qu'à des agents sur lesquels a été menée une enquête approfondie. Dickerson avait auparavant travaillé pour des organisations semi-informelles qui faisaient l'objet d'enquêtes du FBI. Elle continuait d'être en relation avec deux individus qui étaient la cible d'enquêtes du FBI. Durant des mois, Dickerson bloqua des informations de la plus haute importance liées à ces organisations semi-informelles et à ces individus auxquels elle et son mari étaient associés. Elle classa des centaines, peut-être des milliers de documents liés à ces cibles comme « non pertinents ». Dickerson tenta d'empêcher d'autres agents de traduire ces documents essentiels pour les investigations du FBI et notre lutte contre le terrorisme. Avec l'appui de son supérieur direct, Mike Feghali, elle sortit des centaines de pages de documents top-secrets des locaux du FBI pour les remettre à des personnes inconnues. Avec l'appui de Feghali, elle falsifia des signatures sur des documents top-secrets relatifs à des personnes détenues dans le cadre de l'enquête sur le 11 septembre. Après que tous ces incidents ont été confirmés et rapportés à la direction du FBI, on autorisa Melek Can Dickerson à rester en poste, à continuer de traduire des informations sensibles reçues par le FBI et à conserver son accréditation « top-secret ». Apparemment, la bureaucratie du FBI considéra qu'il aurait été malvenu de voir rendre public cette faille dans la sécurité et ce cas d'espionnage (...). Le cas Melek Can Dickerson a été confirmé par la Commission judiciaire du Sénat. Il a été largement couvert par la presse. D'après le Directeur Robert Mueller, l'inspection générale du Département de la Justice a critiqué le FBI pour ne pas avoir donné suite à ce rapport sur Melek Can Dickerson. J'ai fourni à vos enquêteurs un compte-rendu détaillé à ce sujet, les noms d'autres témoins prêts à corroborer ces faits, ainsi que d'autres documents.

Aujourd'hui, plus de deux ans après que le cas Dickerson a été rapporté au FBI, et près de deux ans après que cette information a été confirmée par le Congrès des Etats-Unis et communiquée à la presse, les mêmes personnes sont toujours en charge de la qualité et de la sécurité du département de traduction. Dickerson et plusieurs cibles d'enquêtes du FBI ont quitté à la hâte les Etats-Unis en 2002, et aucune investigation n'a été entamée. Non seulement l'administrateur qui a facilité ces pratiques reste en poste, mais il a été promu à la direction de l'unité des traductions arabes du département d'enquêtes anti-terroristes et du contre-espionnage du FBI. Votre rapport omet ces incidents significatifs et vos

recommandations ne remédient en rien à cette brèche dans notre système de sécurité et à cette affaire d'espionnage. Ces événements doivent faire l'objet d'une enquête. La traduction des documents destinés à nos services secrets est en partie confiée à des personnes liées à nos ennemis. (...) Pourquoi votre Rapport élude-t-il cette information et ces graves problèmes malgré les preuves et les rapports qui vous ont été fournis ?

Plus de 4 mois avant les attaques du 11 septembre 2001, un informateur du FBI qui collaborait avec le Bureau depuis 1990 transmet à deux agents et à un traducteur des informations précises concernant une attaque terroriste planifiée par Oussama Ben Laden. Cet informateur était un ancien officier de renseignement iranien de très haut rang en charge de la section « Afghanistan ». Grâce à ses contacts en Afghanistan, il avait reçu des informations selon lesquelles : 1) Oussama Ben Laden était en train d'organiser une attaque terroriste majeure aux Etats-Unis qui viserait quatre ou cinq très grandes villes ; 2) l'attaque mettrait en jeu des avions ; 3) certains des individus chargés de réaliser cette attaque se trouvaient déjà sur le territoire américain ; 4) l'attaque aurait lieu d'ici quelques mois. Les agents qui reçurent ces informations la transmirent à leur supérieur, l'agent spécial Thomas Fields en charge du Contre-terrorisme auprès du Bureau du FBI de Washington, en remplissant pour cela 302 formulaires, et le traducteur traduisit et commenta toutes les documents afférents. L'agent spécial en question n'entreprit aucune action et après le 11 septembre il fut demandé aux deux agents et au traducteur qui avaient transmis l'information de « garder le silence ». Le traducteur qui était présent pendant la rencontre avec l'informateur du FBI, M. Behrooz Sarshar, rapporta par écrit l'incident au Directeur Mueller, et par la suite à l'Inspecteur général du Département de la Justice. La presse rapporta cet incident et un article dans le *Chicago Tribune* du 21 juillet 2004 annonça que des officiels du FBI avaient confirmé que le FBI avait reçu cette information en avril 2001. De plus, le *Chicago Tribune* citait un adjoint du Directeur Mueller disant que Mueller avait été surpris que la Commission n'ait jamais évoqué ce sujet avec lui pendant son audition. M. Sarshar évoqua ce sujet devant vos enquêteurs le 12 février 2004 et leur fournit des dates, des lieux précis, des noms de témoins, et des renseignements sur cet ancien informateur iranien et sur les deux agents qui avaient reçu ces informations (cf. le témoignage enregistré fourni par M. Sashar le 12 février 2004 dont vos enquêteurs sont en possession). J'ai personnellement fourni un compte-rendu détaillé à ce sujet à vos enquêteurs, où figurent les noms d'autres témoins, et la description de documents que j'avais personnellement eu sous les yeux.

Plus de trois ans après le 11 septembre, de nombreux officiels refusent d'admettre qu'ils avaient eu des informations précises sur la planification des attaques terroristes contre les Etats-Unis. Le mémorandum Phoenix, reçu des mois avant le 11 septembre, avertissait spécifiquement le Quartier général du FBI de la possibilité que des personnes qui apprenaient aux Etats-Unis le pilotage pouvaient être liées à des activités terroristes. Quatre mois avant les attaques, l'informateur iranien fournit au FBI des renseignements précis concernant « l'emploi d'avions », « les principales villes-cibles aux Etats-Unis », et le fait que c'était « Oussama Ben Laden qui les a[vait] commandités ». Coleen Rowley rapporta elle aussi que cette information avait été transmise au Quartier général du FBI. Toutes ces informations ont été envoyées au même endroit : au Quartier général du FBI à Washington D.C. Mais votre Rapport prétend que le fait de ne pas avoir d'organisme centralisant les renseignements pourrait être considéré comme l'une des causes de l'échec de nos services. Pourquoi votre Rapport n'évoque-t-il pas cet incident significatif, malgré la confirmation du FBI, les témoins trouvés par vos enquêteurs et les rapports que vous avez vous-même reçus ? Pourquoi n'avez-vous pas évoqué ce sujet lorsque vous avez auditionné le Directeur Mueller ? (Souvenez-vous que vous vous êtes retrouvé à cours de questions durant les auditions du Directeur Mueller et de l'Attorney General John Ashcroft, ce qui exclut l'argument : « Nous n'en avons pas eu le temps »).

Il y a plus de deux ans, et après deux sessions publiques avec des officiels du FBI, la Commission judiciaire du Sénat demanda au Directeur Mueller et à l'Attorney General John Ashcroft de se prononcer sur l'existence éventuelle au FBI de traducteurs non-qualifiés en

charge de traduire des informations ultra-sensibles. Le FBI confirma au moins un cas : Kevin Taskesen, un traducteur de langue turque, avait obtenu un emploi de traducteur du FBI en dépit du fait qu'il avait échoué aux tests de sélection. En fait, Kevin ne comprenait ni ne parlait l'anglais. Il avait échoué aux tests d'anglais et même aux tests en langue turque. Mais il avait tout de même été engagé, non pas qu'il manquât d'autres candidats qualifiés, mais parce que sa femme travaillait au Quartier général du FBI comme examinateur aux épreuves linguistiques. Presque tout le monde au Quartier général du FBI et au Bureau du FBI à Washington avait entendu parler de Kevin. Et pourtant, Kevin se voyait confier la tâche de traduire les informations les plus sensibles concernant le terrorisme, et on l'envoya à Guantanamo Bay traduire les interrogatoires et les informations pour tous les détenus de langue turque (Turcs, Ouzbekhs, Turkmènes, etc.) Le FBI était supposé essayer d'obtenir de ces détenus des informations concernant de possibles attaques futures, et cependant le FBI envoyait en toute connaissance de cause des traducteurs non-qualifiés pour collecter et traduire ces informations. Les Sénateurs confirmèrent publiquement le cas Taskesen (cf. les lettres du Sénat et les documents fournis à vos enquêteurs en janvier-février 2004). L'émission *60 Minutes* montra une photo de Kevin et le cita comme l'un des traducteurs non-qualifiés envoyés à Guantanamo Bay, comme l'avait confirmé le FBI. L'Inspecteur général du Département de la Justice a fourni un compte-rendu détaillé de ces problèmes. J'ai également fourni à vos enquêteurs un compte-rendu détaillé à ce sujet où figurent les noms d'autres témoins prêts à corroborer ces faits.

Plus de deux ans après que le cas Kevin Taskesen a été confirmé, et plus de deux ans après que *60 Minutes* ait diffusé son émission, Kevin Taskesen reste en poste et il est le seul et unique traducteur en langue turque du Bureau du FBI de Washington. Après avoir admis que Kevin Taskesen n'était pas qualifié pour traduire des informations sensibles et enquêter sur des activités terroristes, le FBI le laisse en charge d'enquêtes et de traductions de documents hautement sensibles. Ceux des responsables du recrutement au FBI qui ont permis d'engager des traducteurs non-qualifiés restent en poste. Et pourtant votre Rapport ne mentionne pas ces problèmes. Pourquoi votre Rapport élude-t-il ces questions importantes malgré les preuves et les rapports que vous avez reçus ?

En octobre 2001, approximativement un mois après les attaques du 11 septembre, un agent renvoya un certain document au Bureau du FBI à Washington pour en obtenir la retraduction. Cet agent spécial pensait, à juste titre, qu'étant donné le suspect sous surveillance et le sujet de l'enquête, la première traduction pouvait avoir omis certaines informations potentiellement utiles dans une enquête concernant des activités terroristes. Après retraduction, il s'avéra que les soupçons de l'agent avaient été fondés. La nouvelle traduction révéla de nouvelles informations concernant des plans, des images et des échantillons de matériaux employés dans la construction de gratte-ciel qui avaient été envoyés à l'étranger. Elle révéla aussi des activités illégales comme la délivrance abusive de visas dans certaines ambassades au Moyen-Orient. Cependant, après que la nouvelle traduction eut été terminée, l'administrateur en charge de certaines langues du Moyen-Orient, Mike Feghali, décida de NE PAS transmettre l'information retraduite à l'agent spécial qui l'avait demandée. Au lieu de cela, Feghali envoya à cet agent une note établissant que la traduction avait été vérifiée et qu'elle était correcte. Feghali prétendit qu'envoyer la nouvelle traduction pouvait blesser le premier traducteur et causer des ennuis au département linguistique du FBI. L'agent spécial ne reçut donc jamais la retraduction de ce document. J'ai fourni à vos enquêteurs un compte-rendu détaillé à ce sujet, y compris la date et le nom de cette enquête particulière, ainsi que les noms d'autres témoins prêts à corroborer ces faits. Cette information a aussi été transmise à l'Inspection générale du Département de la Justice.

Un mois seulement après les événements catastrophiques du 11 septembre, alors que de nombreux agents travaillaient 24 heures sur 24 pour remonter des pistes, la bureaucratie de la plus importante unité de traduction du FBI était surtout préoccupée de masquer ses fautes, bloquant des pistes et des informations essentielles et entravant les investigations anti-terroristes en cours. L'administrateur mêlé à ces incidents, Mike Feghali, était en charge, au

Bureau du FBI de Washington, de certaines langues du Moyen-Orient étroitement liées à l'enquête, et cela alors qu'il avait déjà commis une faute grave. Après que la première faute de cet administrateur eut été rapportée à la direction du FBI, au Bureau de l'Inspection générale, au Congrès des Etats-Unis, à la Commission sur le 11 septembre, il a finalement été promu au poste de directeur de l'unité de traduction des langues arabes. Aujourd'hui, Mike Feghal, est toujours au Bureau du FBI de Washington et est en charge de l'unité qui traite les écoutes dont dépend le système d'alerte anti-terroriste des Etats-Unis. Mais votre Rapport ne contient aucune information concernant ces problèmes systémiques qui ont conduit à notre échec à empêcher les attaques du 11 septembre. Dans votre Rapport, vous ne faites aucune référence aux individus qui sont responsables d'avoir entravé certaines enquêtes par le passé et d'en entraver aujourd'hui, ni à ceux qui ont compromis nos vies et notre sécurité au profit de leur carrière. Pourquoi votre Rapport élude-t-il ces informations malgré les preuves et les rapports qui vous ont été fournis ?

Le dernier sujet à la mode concernant le monde du renseignement est le partage de l'information à l'intérieur des agences et entre agences. Pendant ce temps, le public est maintenu dans l'ignorance totale d'obstructions intentionnelles. Le public est maintenu dans l'ignorance totale du fait que certaines informations, malgré leur pertinence, ne sont tout simplement pas transmises aux unités anti-terroristes. Cela était vrai avant le 11 septembre, et ce l'est encore aujourd'hui. Lorsque le contre-espionnage reçoit des informations liées au terrorisme qui impliquent certaines nations, certaines organisation semi-informelles ou les puissants de ce pays, alors ces informations ne sont pas communiquées au contre-terrorisme, quelles qu'en soient les conséquences. Il arrive que certains agents parlent de « pressions directes du Département d'Etat ». L'Inspection générale du Département de la Justice a reçu des preuves détaillées. J'ai personnellement fourni à vos enquêteurs un rapport à ce sujet, les noms d'autres témoins prêts à corroborer ces faits, ainsi que les noms des officiels américains impliqués dans ces transactions et ces activités.

Près de trois ans après les faits, le peuple américain ne sait toujours pas que des milliers de vies sont menacées du fait d'une politique qui consiste à « protéger certaines relations d'affaires à l'étranger ». Les membres des familles de victimes ignorent encore que les réponses aux questions qu'ils se posent depuis deux ans ont été étouffées pour « sauvegarder certaines relations diplomatiques ». Vos auditions et votre Rapport n'ont même pas tenté ne serait-ce que de lever le voile sur ces pratiques, et cela malgré le fait que, contrairement à moi, vous n'avez jamais été assigné au silence concernant quoi que ce soit. En dépit de votre pleine et entière connaissance de conduites criminelles de la part de personnes haut-placées dans le gouvernement, vous n'avez recommandé aucune procédure d'investigation criminelle, alors même que telle était votre mission.

Je sais par expérience que la traduction d'informations collectées par les services secrets est loin d'être une étape comme une autre du renseignement. Les unités de traduction sont le fer de lance de notre capacité à collecter et à répartir les renseignements. Les signes avant-coureurs d'une prochaine attaque terroriste prendront probablement la forme d'un texte en langue étrangère qu'il faudra tout simplement traduire. Ce message sera peut-être confié à une unité de traduction placée sous la direction de quelqu'un comme Mike Feghali, qui ralentit volontairement — stoppe parfois — les traductions dans le but d'obtenir de nouveaux crédits pour son département, de quelqu'un qui est lié à des activités criminelles, qui est responsable de failles dans notre sécurité, et qui a couvert des fautes ou des conduites criminelles au sein de son département. Ce message atterrira peut-être sur le bureau d'un traducteur incompetent comme Kevin Taskesen, de telle sorte qu'il ne sera jamais traduit correctement et qu'il n'entraînera aucune prise de mesures. Ou bien sur le bureau d'un agent d'une organisation étrangère qui travaille en tant que traducteur au FBI. Si une attaque se produisait alors, une attaque qui aurait pu être empêchée grâce aux informations contenues dans ce message, qui ira dire aux familles que rien de plus n'aurait pu être fait ? Nous ne pourrions prétendre que nous ne savions pas. Car la vérité est que nous savions.

Je vous écris cette lettre à la lumière de mon expérience et de ma connaissance de première main de certains faits qui se produisirent au sein de l'unité de traduction du FBI dans les mois décisifs d'après le 11 septembre. Comme vous le savez parfaitement, les problèmes dont il est question dans la présente lettre ne sont en aucun cas basés sur des opinions personnelles ou sur des allégations non-vérifiées. Comme vous le savez parfaitement, ces événements, ces incidents ont été confirmés par le doyen des sénateurs républicains, Charles Grassley, et par le doyen des sénateurs démocrates, Patrick Leahy. Comme vous le savez parfaitement, d'après les officiels ayant eu accès au rapport de l'Inspection générale du Département de la Justice, « aucune de [mes] allégations n'a pu être infirmée ». Comme vous le savez parfaitement, des officiels du FBI ont même « confirmé toutes [mes] allégations » au cours de leurs auditions classifiées devant la commission judiciaire du Sénat il y a plus de deux ans. Et cependant, ni les auditions menées par votre Commission, ni votre Rapport de 567 pages, ni vos recommandations n'évoquent ces problèmes majeurs. Tout ce que votre Rapport trouve à dire sur les problèmes de traduction tient dans une unique et brève note en bas de page (note 25). Et cependant votre commission est censée faire pression sur le gouvernement pour qu'il mette en pratique vos recommandations, recommandations basées sur un rapport incomplet et déficient.

On ne résout pas un problème sans un sérieux diagnostic. On ne rend pas un diagnostic sans avoir pris en compte tous les symptômes visibles. Les investigations de votre Commission ont ignoré de nombreux symptômes pourtant nettement visibles. J'insiste lourdement sur le mot « visible » parce que ces symptômes ont depuis longtemps été dénoncés par des vétérans de la communauté du renseignement, parce que ces symptômes ont depuis longtemps été commentés par la presse. J'insiste lourdement sur le mot « visible » parce que les symptômes spécifiques dont je parle dans la présente lettre ont été confirmés publiquement. Tout au long de ses nombreuses auditions, votre commission a choisi de ne pas poser les questions qu'il aurait été nécessaire de poser pour révéler les réelles déficiences de nos services de renseignements, et les raisons de leur échec. Votre commission a intentionnellement ignoré ces symptômes graves et a décidé de ne pas même les évoquer dans son rapport de 567 pages.

Aujourd'hui, au lieu de saisir l'occasion de dresser la liste de nos échecs d'avant le 11 septembre, au lieu d'examiner attentivement les failles de nos services de renseignements, au lieu de faire la lumière sur les responsabilités des uns ou des autres, donc sans avoir produit le moindre diagnostic fiable, votre Commission tente d'écarter l'attention du public des problèmes réels en prescrivant des mesures hâtives, coûteuses et inopérantes.

Respectueusement,

Sibel D. Edmonds

(Traduction A. Gambler)

UNE BARRICADE



LE CORPS DE SOLLERS

Adieu, la vue, la respiration, l'ouïe, la lumière ; adieu, les plaisirs, les parfums, la peau de pêche la plus aimée, la plus convoitée, goûtée !... Adieu, la liberté des gestes !... Vous voilà sur la verticale de chiottes de la vérité... C'est vous, ça ? Cette chose informe qui « n'a plus de nom dans aucune langue » ?
Sollers, *Femmes*, 1983.

D'après mes sources il paraît que les lecteurs de Sollers sont tous les mêmes... et qu'ils ne changent jamais d'avis... rigoureusement incapables de se mettre à la place des autres... de faire comme les autres... d'évoluer... de prendre la littérature au sérieux, quoi... c'est-à-dire pas au sérieux... hein...

Mais bon, commençons par le commencement... Un peu direct, le titre, non ? Le corps de Sollers ! Un peu voyant ? Provocant ?... non, trop d'honneur !... Mais tape à l'oeil ?... Poil à gratter ?... Farces et attrappes ?... Attrappe-nigauds ?...

Eh bien oui... que voulez-vous... Depuis le temps qu'on me demande, un peu partout où je vais, pourquoi diable j'aime lire ses livres !... C'est-à-dire pourquoi je ne les déteste pas... Pourquoi je ne préfère pas faire comme s'ils n'étaient pas là... Ou en dire tout le mal possible... sans insister bien sûr... ça pourrait paraître suspect... Plutôt feindre l'indifférence... Le mépris amusé... Ou l'estime très, très modérée...

Sollers, oui, ce n'est pas ce que la France a fait de mieux, mais bon... Sollers, moi je trouve ça un peu prétentieux... Sollers, oh, c'est quand même très surfait... Sollers, oh, il ne parle que de lui... Sollers, bof, il se prend pour Joyce... D'ailleurs Joyce, entre nous...

Donc, tout le monde... la même question à peu de chose près... un peu partout... Forcément, puisque ses livres il m'arrive de les lire à peu près n'importe où... Métros, restaurants, lignes internationales, place de la République, hôtels, salles de bain, salles d'attente, salles de sport, halls de gares, aéroports... Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ! Il arrive à tout le monde de s'emmerder dans ce genre d'endroits, par les temps qui courent, non ?... Eh oui... Parce que de plus en plus difficile d'aborder les gens... Ambiance terrorisme(s)... Attentifs ensemble... Ne vous séparez pas de votre bagage... Serial killers... Sectes... Paumés... Dites bonjour à quelqu'un, il soulève son... bagage, il n'a plus de chapeau, et s'éloigne à pas rapides... Et puis, sans parler de parler... de plus en plus difficile de s'amuser en regardant les gens... Uniformes C&A... Visages fermés par le stress, le manque de sommeil, les frustrations... Look middle class mondiale... *Le Moulag !*... Comme dirait l'autre ! L'ennui total ! Misère de misère ! Qu'est-ce qu'on s'emmerde !

Et moi quand ça m'arrive... au lieu de lire nerveusement la pub sur le mur d'en face... hop... dix minutes... une heure... trois heures... je m'assieds... je me mets à l'aise... soleil... reflet des eaux... cigarillo... je sors mon manuel de stratégie du moment... Titres faits pour tromper l'ennemi... Transparence apparente... Suavité des voyelles... Mots presque innocents... lisses... ut majeur... *L'étoile des amants... Eloge de l'Infini... Portrait du joueur... Femmes... Le coeur absolu...* Le dernier est en cours... devinez le titre... *Une vie divine*... ça sonne comme Ludivine... Concerto pour flûte... classique et baroque... superficiel... rétro... inoffensif... léger...

Alors à force de lire légèrement... de me retirer loin de l'ennui dans l'espace secret des pages rétro... en apesanteur... hors du temps... loin, bien loin, comme un bohémien... mon rendez-vous arrive... et la question fuse, toujours semblable..... légères variations pour la

forme... surprise exclamée... indignation à peine suggérée... ou condamnation sans appel... léger mépris... un peu crispé...

Tiens, tu lis Sollers, toi... Je ne savais pas que tu étais un inconditionnel de Sollers... Toujours dans ta phase Sollers... Tu vas te la jouer longtemps donneur de leçons comme Sollers ?... Bientôt tu vas te prendre pour Sollers, non ?... Mais c'est ton père, Sollers ?...

Ouh la la... Le manque de père, si vous saviez... ça fait des ravages... ça fait dire des choses... faire des choses... mais bon, passons... mal d'époque... on verra le résultat... d'ailleurs on le voit déjà !... façon *Le crime du Caporal Lortie*... ou façon jeans Baggy... tabassages sur les parvis des lycées... *Orange mécanique* !... enfin ceux qui ont eu un père le voient... ou ceux qui s'en sont inventés un... ce qui revient au même, par miracle... mais laissons ça... j'en sens déjà qui décrochent...

Bref, personne n'a l'air de trouver normal que je savoure les bouquins de ce(t)(te) *pervers polymorphe - scoubidou - mandarin - bookmaker - Parrain - Pape - monsieur Loyal du cirque littéraire - Frigoli - Roger Lanzac - Zorro - Fantômas - Nosferatu - Dracula - Mabuse - Mickaël Jackson des intellos - incomparable esthète - haïssable misogynne - paradoxal sans objet - fou du roi sans souverain - agent quadruple - Méduse amorphe - taupe entre deux âges - girouette permanente - désinvolte - peu crédible - sponsor de BHL - gros orteil de Joyce - Sacha Distel de Modiano - ORL de la littérature - semi-remorque de la théorie - hâbleur - lapin agile - polisson à sarbacane - ludion du bocal - arbitre des élégances - maître de ballet - pile mazda - infatigable jeune homme - danseur du système - poujadiste à l'envers - wagnérien comme Rebatet - auteur de livres en série qui ne sont plus des livres - de plus en plus médiocre à l'écrit - éditorialiste labélisé - conseiller régnant - danseur de cottillon - faiseur de pointes, etc.*

Bon...

Eh bien...

Si vous voulez tout savoir...

Confessions en direct...

Passage aux aveux...

Mais vous allez être déçus...

J'aime ses bouquins... parce que je les lis...

Aussi simple que ça... Evidemment, il fallait y penser !... *Parce que je les lis !...* Ce qui s'appelle lire, bien sûr... Parce qu'au fond, oui, c'est bien là le problème... il y a lire et lire... comme il y a écrire et écrire...

Et même vivre et vivre !...

Aïe ! ça recommence à bloquer... pour qui il se prend celui-là... ce Gambler !... ce jeune con d'Américain sans doute directement débarqué de Columbia qui prend soudain la défense du Pape de la littérature parisienne... comme s'il en avait besoin, le Pape... le Parrain... Sollers le Bookmaker !...

Eh oui... un Pape polymorphe... un Parrain à sarbacane... un Bookmaker désinvolte... même en France... il y a de quoi choquer... ça bloque forcément !...

Donc il y a lire et lire, écrire et écrire... Premier sophisme du jeune Américain inconnu et prétentieux qui vient défendre le gros orteil de Joyce sur ses propres terres... *In Paris !* Dominion américain, pourtant... Sur la piste du vieux cirque familial de l'Exception culturelle... Mesdames et Messieurs... *your attention please* !... rien dans les manches... rien dans les poches... soyez bien attentifs !... *And now... Too late !...* Le tour est joué !...

Il y a ceux qui écrivent et lisent avec leurs sentiments et il y a ceux qui lisent et écrivent avec leur corps...

D'un côté, critères, psychologie, glu des rôles, affinités sélectives, bref : désincarnation...

De l'autre, nerfs, sens de l'observation, sensations, donc incarnation...

D'un côté, une écriture désincarnée... une lecture désincarnée... de l'autre une lecture, une écriture incarnées...

Comment ça, vous ne comprenez pas ce que je veux dire avec ces deux mots ?... Incarnation... désincarnation... ça ne vous dit plus rien ?... Eh bien... CQFD !... Mais bon, vous voulez que je vous fasse un dessin ?... Quelle est la différence entre *Ça* de Stephen King et *McBeth* de William Shakespeare? Quelle est la différence entre le viaduc de Millau et le pont du temple de Fuqin dans le Jingxing? Entre la dernière pub pour les soutie-gorges Monoprix et *La fille au bateau* de Picasso? Entre un gobelet d'*Orangina et sa pulpe* et un verre de Château Latour 1990? Entre une souris de laboratoire et un mustang? Entre un boeuf aux hormones et un *toro* de corrida ? Entre une ampoule de 40 watts à vis et la comète de Halley ?

D'un côté, sentimentalité, grossièreté, maladresse, manque d'éclat... De l'autre, impassibilité, subtilité, agilité, clarté...

Bon... Ces quatre mots que je viens de balancer, là... l'air de rien... Ça vous dit quelque chose ?... Non ?... Normal... ça date, ça... Il faut reprendre sa Bible... Quand on en a encore (ou déjà) une... Consulter quelques théologiens catholiques... Quand on en a encore (ou déjà) quelques-uns... Quelques pages du Zohar... Quand elles n'ont pas encore (ou déjà) été brûlées...

Impassibilité... Subtilité... Agilité... Clarté... Les quatre caractéristiques canoniques des *corps glorieux*... Les corps glorieux !... Sollers n'arrête pas d'en parler, comme par hasard... une vieille histoire... oh, presque rien... un jeu de mots, à l'origine... Genèse... « Yahvé fit à l'homme et à sa femme des tuniques de peau et les en vêtit »... en hébreu, *âur* : peau, et *aur* : lumière... Zohar, donc... Livre de Ruth... « Au début, il y a une tunique de lumière à la ressemblance de l'en-haut, après qu'ils fautèrent, il y a une tunique de peau »... Après qu'il fautèrent... C'est-à-dire après qu'ils furent devenus sentimentaux... grossiers... maladroits... sans éclat...

Après qu'ils fautèrent... ça demande d'ailleurs explication... Ah lalalalala. Gros malentendu !... depuis 2000 ans au bas mot... Eh oui... Comment, on ne vous a rien dit ?... Ce n'est plus au programme ?... ça ne l'a jamais été ?... Alors écoutez...

L'Occident sauvé en une leçon !... Pour les Nuls !... Débutants confirmés !...

Écoutez bien !... Le problème n'est pas qu'Adam et Eve ait joui !... Oh non, loin de là... En hébreu : *Eden*, c'est aussi la jouissance... *Gan Eden*, c'est le jardin de la jouissance !... Si !... Donc non... le vrai problème est que le serpent a convaincu la femme de manger le fruit de l'arbre de la connaissance « *pour devenir comme des dieux* »...

Le « corps gratuit », le corps pour rien, le savoir-jouir pour rien, le savoir-jouir de soi, c'était l'Eden... Mais le corps pour devenir l'égal d'Elohim, je ne vous dis même pas... j'en connais un qui irait jusqu'à parler de volonté de puissance...

Oui, le corps « pour devenir comme des dieux », voilà l'ennemi !

Version Sollers : « *Eve, au paradis, a voulu être prise au sérieux : avalanche...* »

Et si je vous dis qu'il se trouve que le corps de Sollers est gratuit ?... C'est d'ailleurs bien ce qui dérange... Encore, s'il couchait utile... personne n'y trouverait rien à redire... parce que c'est à peu près ce que tout le monde fait, non ?... tout le temps... plus ou moins... plus ou moins tout le temps... même avec sa propre femme... *surtout* avec sa propre femme !... N'est-ce pas ? Tout le monde confirme ? Histoire d'être tranquille pour quelques jours... d'avoir enfin la paix... avec sa femme... avec sa secrétaire... sa petite amie... comme on dit si bien en français... *The Frenchies* !... avec sa maîtresse... avec Laetitia Casta !... avec soi-même !... ça suffit, la jouissance !... Dix minutes, cinq minutes montre en main !... Top chrono !... Une fois par jour !... Non, c'est trop !... Trois fois par semaine !... Encore trop !... Comment faire ?!...

Oui, comment faire pour en finir avec ce besoin de jouir... qui nous fait finalement tant de mal !... qui nous frustre à coup sûr !... Comment, oui comment se divertir de ça ?!... Comment parvenir à se concentrer enfin sur l'essentiel !?... Sur la seule chose qui compte vraiment !... A savoir « devenir comme des dieux » !!! Maîtriser la reproduction ! Génétique !

Maîtriser l'atome ! Centrales ! Bombes ! Maîtriser le temps ! Standard Universal Time !
Maîtriser la psychologie ! Information !

Information... information... mais à propos d'information... de formation... de forme... dites donc... vous avez remarqué qu'il cite ça toutes les 600 pages ou presque, Sollers ?... Je veux dire fréquemment... Vous savez, cette citation d'un Pape... Encore un !... Clément je ne sais plus combien... Disons 5... citant lui-même Aristote !... Et pourtant, on a du mal à imaginer cette phrase dans la bouche d'un Pape !... comme dans la bouche d'un philosophe grec, d'ailleurs... Les Grecs ! Dépassés... La philosophie ! Sans débouchés !... Comme le grec, le latin... *Dixit* le Ministre de l'Education Nationale ! Qu'attendent les Français pour comprendre ?... Pour abandonner cette impériale manie d'apprendre à leurs lycéens l'art de couper les cheveux des nymphes en quatre... Le latin et le grec au collège !... La philosophie au lycée !... A dix-sept ans !... Est-ce qu'on se rend bien compte des conséquences ??? Lautréamont, Rimbaud, hier... Récemment Debord, Sollers... Mai 68 !... Attention ! Aujourd'hui ! *Ligne de risque* !... Il est vrai qu'ils ont commencé à laisser tomber les Grecs, les *frenchies*... Ciao les présocratiques... vitrifiés... vitrifiés... Mais tout de même... Kant-Hegel-Marx-Nietzsche-Freud-Husserl-Wittgenstein-Heidegger... En un an !?!... Que des étrangers, en plus !!!... Des Allemands !... Et puis que des juifs !... Que des surhommes !... Comme par hasard !!! Mais où va-t-on ?? Faut-il s'étonner, après, de voir surgir en pleine société de consommation du spectacle des catholiques judaïsants comme Sollers ?!?... Avec pèlerinage en direct au Mur des Lamentations ?!... « *Tu as entendu leurs insultes, lavhé, toutes leurs machinations contre moi, les lèvres de mes agresseurs et leurs intentions sont contre moi tout le jour. Regarde-les assis ou debout, c'est moi qui suis leur chanson...* » Adorateur de Sade par-dessus le marché ! « *Dans quelque état que se trouve une femme, ma chère, soit fille, soit femme, soit veuve, elle ne doit jamais avoir d'autre but, d'autre occupation, d'autre désir, que de se faire foutre du matin au soir...* » Du Voyant ! « *Il y aura des femmes poètes...* » D'Isidore Ducasse ! « *Jusqu'à présent l'on a décrit le malheur, pour inspirer la terreur, la pitié. Je décrira le bonheur pour inspirer leurs contraires...* » Tout ça en pleine ère de l'information !... En pleine *Heure de Vérité* !!!

Mais je m'égare... donc, cette citation... Comment c'était déjà ?... Ah oui... Le secret sur l'âme et le corps enfin révélé... Version occidentale du « souffle-esprit » des chinois... Ah, les Chinois !... Qu'est-ce qu'il nous auront fait suer, eux aussi !... Heureusement qu'on n'y comprend rien !!! Que les traductions nous arrivent affaiblies... Genre : « *Le ciel vous a fourni un corps, mais vous vous en êtes servi pour une discussion futile sur le dur et le blanc.* » Et encore ! Dire qu'il y a en Occident des gens pour s'accrocher à ce genre de phrases ! Et même pour se mettre sérieusement au chinois !! Avec l'aide de jolies Taïwanaises catholiques !!! En 2006 après Jésus Christ ! Je vous demande un peu ! L'université catholique de Fujen ! Taïwan ! Au moment même où la République Populaire de Chine s'ouvre aux influences occidentales, je veux dire à l'économie de marché !!! C'est vraiment une époque de cinglés, non ?!? A se demander si on va pouvoir faire des affaires très longtemps !!!

Mais voici la citation, bordel divin ! Qu'on en finisse !

L'âme est la forme du corps...

Aïe, aïe, aïe ! Mais je croyais qu'on avait réglé la question de l'âme ?!? Puisqu'on avait réglé la question du corps ?!?

Sida + RU 486 + Louise Brown + marché des organes + génie génétique + intelligence artificielle = tous sauvés ! On avait pourtant été clairs ! Non ? On s'était mis d'accord sur un eugénisme bien tempéré ! Sur l'évacuation en douceur, dès les limbes, des individus à problèmes ! Des spécimens sans débouchés ! Inemployables ! Inutilisables ! Inutiles ! Irrécupérables ! Des corps gratuits !

Et voilà que ce pervers polymorphe débarque avec son « *Corps sans prix* » !

Qu'il en tire du texte à longueur de décennies, à moins que ça ne soit l'inverse !

Le plaisir, ça 'se tire du corps' ? Le contraire serait plus intéressant, pourtant : corps tirés du plaisir...

Qu'il n'éprouve pas le besoin de devenir officiellement propriétaire des corps aimés !

—*Vous n'êtes jamais jaloux ?*

—*Non. Tout cela est devenu incompréhensible.*

Qu'il écrit comme il fout !

Deux seules choses intéressantes dans la vie : le roman, le bordel.

Qu'il s'amuse avec son corps comme avec toute la sainte bibliothèque !

La chair n'est pas triste du tout, et tous les livres sont faits pour être relus avec une franche insolence.

Qu'il exige des romanciers ce qu'on leur avait pourtant gentiment interdit !

Qu'est-ce qu'un romancier, au fond ? Bonne question... Beaucoup plus intéressante et juste que 'la crise du roman', son avenir problématique, ses formes éventuelles... Qui est derrière ça, aujourd'hui ? Qui ? Quel système de nerfs, de muscles, de respiration, de circulation, de passion ?... Quels yeux, quelle peau, quelle langue, quels bras, quels pieds, quels intestins, quel sexe ?... Il faudrait savoir... On est dans le noir... QUI ?... Est-ce qu'il y a réellement un QUI ?... Qui ça ? Où ? Quand ? Comment ?... Qui dit ça ? Qui vit ça ? Qui fait semblant ? Qui est vraiment là-dedans ? Celui-là ? Celle-là ? Cette photo-là ? Cette publicité ? Cette voix ?... Amusant, non, de penser qu'il y aurait quand même quelqu'un au moment où on peut s'en passer tout à fait, dans le magma qui s'annonce... Un atome dans le tourbillon... Mais pour quoi faire ?... Personne, on vous dit !... Personne... Vous avez compris ?... PERSONNE !... ça suit son cours, c'est tout, le torrent humain... PERSONNE !... Pas nécessaire, le QUI ?... Masque parmi d'autres... Vous vous obstinez à dire que si ?... Ah bon... Un corps, un cerveau ?... Unique, individuel ?... Pas possible... QUI ?

Alors, qu'est-ce qu'on fait ?... On assassine Sollers ?... Ou la plus futée de ses maîtresses, comme dans *Femmes*, à la fin ?... Non... Trop d'honneur... ça risquerait d'attirer l'attention... de valider ses thèses... d'en faire un martyr... D'en faire QUELQU'UN... QUI ?... MOI !... donc à éviter à tout prix... pas de Témoins... le grand principe... pas de QUI... pas de kiki !... pas de romancier... pas de corps !... étouffons l'affaire... dans l'œuf... l'Œ.U.F.¹... l'avenir radieux de la civilisation post-vivipare...

Donc...

Sollers, oui, ce n'est pas ce que la France a fait de mieux, mais bon... Sollers, moi je trouve ça un peu prétentieux... Sollers, oh, c'est quand même très surfait... Sollers, oh, il ne parle que de lui... Sollers, bof, il se prend pour Joyce... D'ailleurs Joyce, entre nous... Et puis tous ces écrivains obsédés par la perspective de laisser un nom dans l'histoire... Un nom autant dire un corps...

¹ Une note s'impose, la création de cette puissante organisation remontant à une date si reculée que personne ou presque n'a plus conscience de la puissance de cette secte ni de l'étendue de ses ramifications. Cf. *Portrait du joueur* : « *Police, parti, armée, syndicat, université, médias, famille, église, école : appelons ça l'OEUF. L'OEil Unifié Fraternel.* »

Car puisqu'on parle de Joyce :

Sachez, hommes, dit-il, que ruines du temps bâtissent demeures de éternité. De quel sens est ceci ? Le vent du désir flétrit l'aubépine ains advient ensuivant que au lieu de la ronce une rose fleurit dessus l'arbre de croix du temps. Or m'écoutez ceci. Es ventre la femme le verbe s'est fait chair mais en l'esprit du créateur toute chair qui passe devient le mot qui onques ne passera. Ceci est l'après-crédation. Omnis caro ad te veniet. Nul doute que le nom soit puissant d'icelle qui en ventre eut le précieux corps de notre Racheteur, Guérisseur et Pasteur, notre puissante mère et mère très vénérable et Bernadus dit justement qu'elle a une omnipotentiam deiparae supplicem, c'est assavoir, une toute puissance d'intercession pource qu'elle est la seconde Eve et nous sauva, dit pareillement Augustin, alors que celle autre, notre mère-grand, à qui nous sommes liés par successive anastomose de cordons ombilicaux, elle nous a tous vendus, semence, germe et génération, pour un pépin de pomme.

Alex Gambler

DERNIERES NOUVELLES DE L'AGENCE

« Ici même il n'arrivera jamais rien, et rien n'y est jamais arrivé. »

REFAIRE UNE VILLE — Un rôle structurant en mauve les zones d'habitat à requalifier par réaménagement en unités résidentielles en vert le programme d'espaces verts et de structuration des espaces intérieurs le projet articule deux grands volets d'actions parallèles la saisie à cette échelle d'un "secteur sud" cohérent a d'abord permis de reconsidérer le maillage routier avec des requalifications et des créations de voies à la fois pour améliorer la desserte de chacun des trois sites les relier les uns aux autres et polariser le secteur à l'échelle de l'agglomération elle a également permis de reconquérir un rôle structurant enfin et surtout elle a permis au travers d'une série d'infléchissements apportés à chaque projet en fonction des potentialités dégagées par leur mise en synergie le passage de la juxtaposition des projets d'aménagements à la vision globale du projet urbain dans toute sa force prospective le schéma d'intentions proposé en 2002 met en place une véritable thérapeutique urbaine sériant de façon méthodique et exhaustive tous les objectifs d'une requalification afin d'établir une stratégie d'actions conçues comme prioritaires non seulement en raison de leur contenu propre mais aussi au regard de leur valeur de levier urbain et social et d'autre part de travailler sur les effets d'enchaînements de réseaux et d'engrenages vertueux avec une action publique menée à flux tendus lisible voire pédagogique dans son déroulement à la recherche d'une centralité à même de repolariser le quartier le Mail Planté la Clairière la Darse proposant d'emblée la démolition du centre commercial vétuste et son remplacement par un nouvel ensemble urbain regroupant autour d'une Place centrale commerces services et logements à la fois horizon et moteur de tout le processus de renouvellement le complexe est mis en chantier dès 2003 le Bois Habité le Parkway les Quais le Boulevard urbain le Cours étapes d'une Thérapie urbaine face à tellement de maux accumulés l'architecture seule ne peut plus suffire à renverser le cercle vicieux de la déshérence l'inertie du système est toujours plus lourde que l'acte architectural les travaux conditionneront à leur tour une ré-urbanisation des rives avec des constructions neuves à l'entrée de l'avenue et la reconversion des rez-de-chaussées en locaux d'activités et locaux associatifs plan général de requalification en rouge le complexe commercial et le nouveau marché comme nouvelle centralité du quartier en vitrine sur l'avenue restructurée en entrée de ville il s'agit de tout un nouveau rapport à construire entre habitat activités et paysage enjeu caractéristique de la nouvelle multipolarité des agglomérations aujourd'hui la zone d'activités mono-fonctionnelle refermée sur elle-même et dépourvue de toute aménité est un lieu du passé qui n'est plus capable d'attirer et encore moins de retenir ni les activités de la nouvelle économie ni la main d'œuvre de ces activités la reconversion du site a été l'occasion de faire éclater le zonage mono-fonctionnel du site pour créer les bases d'un véritable pôle urbain résolument mixte dans l'articulation de ses fonctions à fine échelle et largement ouvert sur le paysage entre les bords de redécouverts et la nouvelle urbanité de l'avenue requalifiée sur ces bases le Mail Planté le Bois Habité le Schéma Directeur final envisage plusieurs variantes de développement permettant de piloter le projet suivant les occurrences de l'action publique et privée sur ces sites au total c'est l'ensemble du dispositif urbain qui a permis dans le cadre d'un dialogue permanent avec la Ville et les maîtres d'œuvre d'enjoindre et de soutenir les acteurs à lancer une reconversion d'envergure pour soutenir l'emploi paysage et territoire mise en cohérence des sites à projets schéma de principe une nouvelle polarité rayonnante autour des terrains ci-contre > plan du Schéma

directeur toute une gamme de logements collectifs sur pilotis dans un vrai dialogue entre ville contemporaine et patrimoine naturel la Villa Urbaine Durable le Mail Planté le Quartier Citoyen a permis de pousser hors des sentiers battus la réflexion sur les outils du projet urbain une agglomération importante dynamique se développe autour mais son centre est devenu un poids mort plutôt qu'un atout de cette croissance l'Agence met en cause ce consensus une telle régularité ne reste-t-elle pas en France l'horizon du projet urbain la cohabitation qui génère des flux et réinscrit le centre dans les mouvements de l'agglomération au stade d'un concours d'idées le projet n'évite pas la question esthétique et esquisse une architecture radicalement contemporaine par conviction et par rationalité le desserrement de la trame doit permettre le retour au centre de grands programmes et de leur architecture spécifique obliques et transferts sur l'emprise irrégulière des démolitions un plan masse pragmatique dispose les nouveaux objets denses en obliques pour apporter aux circulations la fluidité qui manquait cruellement au damier dans l'évidement de la trame un grand volume polyvalent est développé ciselé pour s'insérer sans obstruer à nouveau l'espace public l'effacement de la trame rétablit une visibilité de l'architecture qui ne profite pas qu'aux objets nouveaux mais également à un patrimoine jusqu'alors obturé comme le Beffroi la Halle du Marché ou l'église une architecture de l'animation et de la vitalité urbaines dans cette dialectique entre condensation et fluidité les grands objets architecturaux forment aussi des réserves capables qui permettent de recomposer les institutions et les fonctions existantes les services de la Ville et de la Métropole ont ainsi été rassemblés dans une nouvelle enveloppe pour que l'Hôtel de Ville partiellement vidé de ses bureaux puisse retrouver ses fonctions culturelles et festives la nouvelle offre de logements (5 000 m² de SHON) est localisée pour l'essentiel dans le nouvel objet central dans une proximité renouvelée avec commerces et services l'imbrication des programmes et des espaces une nouvelle dynamique entre pleins et vides l'emprise routière 'urbicide' du Boulevard déclassé en voie communale en 2003 est réduite à 2 voies les largeurs récupérées permettent de tracer un grand mail est-ouest et d'aligner sur ses rives deux fronts bâtis réguliers de logements et commerces dispositif urbain complet qui redonnera une figure lisible au quartier de part et d'autre de ce nouveau barycentre la réunion des quartiers nord-sud est assurée par un second dispositif plus diffus combinant des tracés piétons paysagers avec des programmes d'habitat dédensifié l'ensemble des espaces publics est finement remaillé création d'une place au carrefour ouest du Mail et de la RD48 plantation d'une futaie sur l'axe piéton nord-sud reprise générale des pieds d'immeubles l'inconfort urbain de ce quartier de tours et de barres provient aussi de sa juxtaposition brutale urbaine et sociale avec le tissu pavillonnaire environnant cette cohabitation est un fait avec lequel il s'agit de composer et c'est à partir du logement que le projet agit en utilisant tous les outils nécessaires démolition rénovation extension construction.



SANS TITRE 9

REFAIRE UNE ÎLE — Le débat public a beaucoup commenté ces initiatives successives dans une période où le projet urbain était un concept émergent encore très appuyé sur l'urbanisme du XXe voire du XIXe siècle le programme et le site exceptionnels une aire de 35 hectares au cœur du berceau de la nouvelle économie la restitution d'un coteau en panorama sur le fleuve une mixité nouvelle des activités à installer exigeaient plutôt un aggiornamento décisif du projet urbain en phase avec la société du XXIe siècle et ses aspirations besoins de densité et de nature de mixité travail-loisirs accès à l'hypercentre et à des services de proximité dès le stade du concours réfutant les positions dominantes du débat en cours que ce soit la tentation nostalgique de prolonger Paris avec des îlots néo-haussmanniens ou celle aussi dépassée d'un zoning fonctionnel partis devenus inopérants pour gérer la nouvelle complexité des programmes et qui avaient en outre trop ignoré l'enjeu les « matrices » d'un projet-territoire a donc "décapé" le site de ses multiples références puis posé sur le territoire une triple grille de lecture géographique urbaine et paysagère travail qui a produit les premières règles de réoccupation du site par la force et l'échelle du paysage naturel qui reprend place sur le site le projet permet ainsi d'équilibrer la densité du bâti projeté l'urbanisation du site a été menée ensuite selon un concept renouvelé de ville-parc soit selon une règle permettant de co-gérer la densification avec un mode de paysagement désormais plus infiltrant que le protocole post-haussmannien parc-squares plus qu'une ponctuation d'espaces verts le plan propose en effet un paysagement par capillarité se propageant depuis les grands espaces verts (berge de fleuve parc) jusqu'aux constructions elles-mêmes (terrasses plantées pignons végétalisés) en passant par les passages et jardins de traverse qui forme système avec de grands îlots dotés d'une façade urbaine continue en

front de fleuve et sur les deux grands Cours mais largement ouverts côté Parc il s'agit là d'une attitude de projet qui vise à rompre avec des pratiques paysagères se réduisant à l'accompagnement végétal de la voirie et de l'objet bâti ou au remplissage végétal par défaut des vides résiduels ici le paysage structure qualifie le territoire et guide l'installation du dispositif urbain qu'il accueille maquettes d'études et simulations le projet concilie un COS de 4 en moyenne sur les îlots bâtis avec un plan paysagé de 50% d'espaces publics profil d'ensemble série de coupes sur berge séquences successives d'aménagement des berges et de traitement de la RD.11 vue générale sur l'esplanade on distingue entre les équipements de bordure le débouché des traverses paysagées hypothèses d'étude hypothèse 0 l'organisation d'une traversée piétonne de la RD.11 depuis le Parc hypothèse tunnel la RD.11 est enterrée en tunnel sous l'avancée du Parc qui rejoint le fleuve le franchissement de la voie sur berge par le nouveau pont et par le parc hypothèse surplomb la RD.11 reste à son niveau actuel le Parc se soulève pour l'enjamber en balcon sur le fleuve hypothèse retenue le Parc descend jusqu'au niveau du fleuve par dessous la RD.11 le parc pièce maîtresse du nouveau quartier le parc est le territoire naturel où s'expriment et se mettent en œuvre sans contrainte architecturale et à grande échelle les principes paysagers développés sur le territoire à la fois largement ouvert sur la ville et tirant son identité de sa situation riveraine du fleuve il bénéficie d'une sorte d'ubiquité qui s'exprime par exemple dans la Terrasse des Pins qui borde un plan d'eau étiré parallèlement au fleuve en canal et que recouperont avec rythme les traverses Nord-Sud qui diffusent l'esprit de parc à travers tout le quartier un jeu de passerelles enjambent le canal et les zones basses inondables qui offrent dans le cadre du PPRI du fleuve le principal bassin de stockage de crue de l'opération les traverses les traverses diffusent l'esprit de la berge et du Parc jusqu'au cœur de la ville et dans les intérieurs d'îlots généreusement dimensionnées pour laisser la part belle aux libres déambulations tandis que leurs jardins en creux participent à une gestion alternative des eaux pluviales débordant sur le trottoir à la croisée des rues se dilatant et se contractant au gré des décrochements de façades ou à la rencontre de placettes et des jardins privés des intérieurs d'îlots elles s'enrichissent de la diversité des espaces qu'elles traversent les cours à la différence d'une avenue ou d'un boulevard classique régis tous deux par la prédominance de l'ordre bâti et les alignements d'arbres les cours se définissent avant tout comme de vastes plateaux paysagés dominés par la plantation d'arbres de grand développement au port naturel qui libèrent l'horizon et instaurent un dialogue avec les coteaux boisés avec un dispositif qui régule et distribue densité et continuité sur les façades extérieures discontinuité et densité plus faible sur les traverses la trame paysagère d'ensemble permet d'insérer souplement la diversité des programmes immobiliers l'esprit de la ville-parc avec des rez-de-chaussée perméables qui fonctionnent comme de grandes ouvertures horizontales mettant en relation Fleuve Parc et intérieurs d'îlot des linéaires de façades animés par des césures verticales et côté Parc des retraits qui sont autant d'occasions de créer loggias jardins suspendus et terrasses et enfin des couronnements d'immeubles complexes développant au dessus du dernier niveau (R+8) des maisons en duplex ou triplex avec jardins privatifs soit propulsé à 20 m du sol un immense parc parsemé de maisons qui dessine une ligne de ciel originale côté façades sur rue < côté passage études de densité études de densité et d'épannelage un programme que l'analyse comme la demande d'une convergence qui est peut-être l'équation-clé du développement durable celle que les acteurs de la nouvelle économie établissent entre leur besoin industriel de services high-tech et leur exigence sociétale de qualité environnementale l'architecture proposée quitte sans regret les références de l'architecture industrielle du XXe et explore des solutions nouvelles pour répondre de façon précise aux besoins d'une économie tertiaire développée animée par des acteurs pour qui le développement durable est déjà une réalité économique et culturelle car si le projet d'une architecture plus durable tel qu'il se devait d'être déduit de la qualité du paysage environnant apparaît comme une nouvelle exigence des réglementations en cours il est également porté par les aspirations émergentes des usagers.

L'Agence



R&A&G, l'Agent

DEUX MILLIARDS DE DEGRES

PRL 96, 075003 (2006)

PHYSICAL REVIEW LETTERS

week ending
24 FEBRUARY 2006

Ion Viscous Heating in a Magneto-hydrodynamically Unstable Z Pinch at Over 2×10^9 Kelvin

M. G. Haines,^{1,*} P. D. LePell,² C. A. Coverdale,³ B. Jones,³ C. Deeney,³ and J. P. Apruzese⁴

¹*Physics Department, Imperial College, London SW7 2BW, United Kingdom*

²*Ktech Corporation, Albuquerque, New Mexico, USA*

³*Sandia National Laboratories, Albuquerque, New Mexico, USA*

⁴*Plasma Physics Division, Naval Research Laboratory, Washington, District of Columbia, USA*

(Received 13 May 2005; revised manuscript received 17 October 2005; published 23 February 2006)

Pulsed power driven metallic wire-array Z pinches are the most powerful and efficient laboratory x-ray sources. Furthermore, under certain conditions the soft x-ray energy radiated in a 5 ns pulse at stagnation can exceed the estimated kinetic energy of the radial implosion phase by a factor of 3 to 4. A theoretical model is developed here to explain this, allowing the rapid conversion of magnetic energy to a very high ion temperature plasma through the generation of fine scale, fast-growing $m = 0$ interchange MHD instabilities at stagnation. These saturate nonlinearly and provide associated ion viscous heating. Next the ion energy is transferred by equipartition to the electrons and thus to soft x-ray radiation. Recent time-resolved iron spectra at Sandia confirm an ion temperature T_i of over 200 keV (2×10^9 degrees), as predicted by theory. These are believed to be record temperatures for a magnetically confined plasma.

DOI: [10.1103/PhysRevLett.96.075003](https://doi.org/10.1103/PhysRevLett.96.075003)

PACS numbers: 52.59.Qy, 52.35.-g

CHOSE VUE

Hier, à la station Gare du Nord, entre le métro et le RER, j'assiste à une arrestation pour le moins musclée. Qui arrête-t-on ? Un Noir, bien sûr. Le Moloch sarko-consensuel a besoin de proies pour rassurer ses ouailles et illustrer la lepénisation des esprits. Un jeune type arrêté, donc. Pourquoi ? Parce qu'il a commis un vol, paraît-il (mais après tout, c'est peut-être vrai). Est-ce une raison pour traîner le gars et le molester devant tout le monde comme si, ni plus ni moins, c'était l'ennemi public n°1 qui était ainsi appréhendé ? C'est que les flics ne se sentent plus depuis un moment déjà. Ils ont d'ailleurs dit, le 21 juin 2005, à des fêtards qui protestaient contre un contrôle d'identité : "C'est nous qui avons le pouvoir maintenant".

Bref, je reviens à mon histoire. Le type donc est promené dans toute la station d'embranchement métro/RER, façon sans doute d'exposer le gibier (comme jadis les

femmes noires à plateaux lors de *l'Exposition universelle* de 1930 ainsi que me le racontait ma grand-mère) et de montrer au "peuple" ce que c'est que "l'immigration subie" (si ça se trouve, le type est Français ou Antillais - ce qui revient légalement au même sauf pour Douste Blazy - mais bon, tout ça, ce sont des nuances d'intellectuels...). Cependant, à quelques uns, comprenant la violence inouïe (autant réelle - i.e. physique - que symbolique - langagière...) de ce qui est en train de se passer, nous protestons. Une femme surtout s'époumonne et les flics la menacent (enfin, un en particulier, l'air absolument fou) sur le mode "Continue comme ça et on te menotte, t'as compris ?". La femme n'obtempère pas (ce qui est tout à son honneur) et le flic se met à lui hurler dessus à tel point que je crains à ce moment-là la "bavure" (i.e. le crime policier).

Globalement, la police ne donne pas l'apparence d'une force publique de paix civile mais plutôt d'une bande de voyous estampillée *République française* avec autorisation d'agir comme elle l'entend.

Il y eut, bien sûr, quelques protestations dans la station hier mais surtout un assourdissant silence. Qu'est devenu le voleur ? Comment l'ont-ils traité après, seuls avec lui ? Qu'a-t-il subi, lui ? Comment de fois s'est-il entendu dire "Sale nègre" ? A quoi l'ont-il attaché et/ou menotté ?

Nul ne le sait. Peu s'en sont souciés.

La question de la présence de Le Pen au second tour me paraît désormais subalterne. Hier, une fois de plus, je me suis dit que le pays qui m'est cher n'est décidément pas celui-là, dans sa quête sinistre de tranquillité xénophobe. La présence de Le Pen, une fois de plus, à un second tour de Présidentielle n'est pas un point de départ mais une conséquence possible du néo-vichysme UMP, seul étendard qui reste aux brigands de la Chiraquie corrompue.

21 mai 2006

Aliocha Zavitch

VIRTUELLEMENT COUPABLES

Qu'est-ce que Barataria?

Une mandarine sans les pépins.

Qu'est-ce que le temps?

Deux mois sans toit.

~~Non, sûrment, qu'est que le parlementarisme?~~
Non, sûrment, qu'est que le parlementarisme?

C'est comme une
blanquette de veau.

Qu'est-ce qu'une pièce de pouvoir?

Une bouteille vide qui pleure.



photos Richard Negre

INVITATION A EXISTER

Loin de Lyon.

Train lancé à grande vitesse dans la campagne.

Aujourd'hui j'ai parcouru douze départements dans plusieurs sens, brûlé dix cigarettes au moins, donné deux ou trois pièces de monnaie ici ou là, senti des roues démarrer sous moi une bonne centaine de fois, monté mille marches, contourné trente personnes, reçu deux coups de fil, ouvert une bonne douzaine de serrures, écouté une cinquantaine de chansons, lu trente pages.

Les écrans mobiles, bariolés et payants nous scrutent.

Je rejoins les miens qui dorment encore. Un studio qui sent la peinture, c'est là-bas qu'ils m'attendent.

Vers l'enfer, sous la ville, avec ses rétrécissements et ses eaux de bras profondes.

Joie des canaux versatiles, le liquide lèche mes mollets de sa langue noire.

Faire l'envers des chemins de surface.

D'un réseau l'autre, le temps de retrouver les morts et leur sourire de calcium.

Ben Gardeur

FANTOM

Le type émerge du premier tunnel et avance d'un pas tranquille sur les traverses pourries, sa lampe maintenant éteinte. Il fait dans les un mètre quatre-vingt-cinq, cent kilos, des épaules comme des béliers, et il porte à l'aise un sac approximativement du même tonnage. Nous nous taisons en l'apercevant à 100 mètres et lorsqu'il arrive à notre hauteur nous nous rangeons sagement sur le ballast en nous demandant si c'est lui, celui dont Hervé nous parle depuis des mois, celui qui connaît tous les coins et recoins du dérivant dédaigné : le *Fantom* des Catacombes. Il nous tend calmement une chaleureuse patte d'ours, son visage toujours dans l'ombre, ses cheveux bouclés se détachant juste un peu sur le mur d'une arrière-cour du 14^{ème} éclairé par un réverbère tout là-haut, et lorsque c'est mon tour et que je dis mon nom il confirme simplement nos questions muettes, d'une voix grave et enjouée, sur le même ton avec lequel il pourrait dire que c'est une belle nuit pour marcher sous terre : « Le Fantom. »

Avec sa casquette retournée, son sac démesuré et son pas régulier il guide la petite troupe sous terre pendant neuf heures, de plus en plus souriant, de plus en plus loquace, mais sans empressement ni bassesse. Dans la nuit il a dû dire cent-trois phrases et pas une de plus. Je me souviens de presque toutes. Il y en a de trois types.

Premier type. Il nous évite une bonne série de catastrophes avec de lapidaires : « Attention au trou. Attention les barreaux glissent. Attention à la chaîne en haut. Attention aux câbles. Attention aux crochets. Si vous vous perdez, éteignez votre lampe, allumez une bougie et ne bougez plus, je vous retrouverai. Tout le monde a une bougie et un briquet ? »

Deuxième type. Il se pose sur un bout de calcaire sec à Bisance, au Château, sur la Plage, au fin fond d'un bunker ou ailleurs et il répond soigneusement à nos questions : « J'ai cherché l'entrée pendant sept ans, j'ai d'abord pensé que je pourrais passer par les égoûts et je les ai explorés avec dégoût pendant quelques années. J'ai fini par comprendre que ça

ne marcherait pas alors j'ai cherché sur la couronne et j'ai encore erré pas mal de temps et un jour où j'avais rendez-vous avec un type pour explorer la voie par ici à la recherche d'une entrée le type n'est pas venu et je suis passé tout seul par le tunnel SNCF et j'ai trouvé l'entrée. Je suis descendu tout seul avec un calepin et j'ai avancé doucement en dessinant mon chemin pour pouvoir revenir en arrière. C'est comme ça que j'ai commencé : Je m'asseyais, je dessinais, je m'avançais un peu, je dessinais, et peu à peu je m'apercevais, par exemple, que les galeries que j'avais dessinées depuis des heures ne pouvaient en fait constituer qu'une immense salle avec ses piliers, dont j'avais simplement fait le tour. Plus tard j'ai trouvé une vieille carte. »

Troisième type. Il s'arrête à un carrefour et il me dit : « Alex, toi qui es grand, si tu prends ici à gauche tu arrives dans une galerie où tu auras de l'eau jusqu'à la poitrine, elle est si claire la première fois que quelqu'un passe que tu peux voir où tu poses les pieds. Avec le faisceau de ta lampe ça fait des reflets assez jolis. De l'autre côté de l'eau ça remonte et il y a un escalier et un puits. Nous on prend à droite, si tu veux tu prends à gauche et quand tu rebrousseras chemin tu n'auras qu'à aller tout droit jusqu'à ce que tu nous rattrappes. On t'attend à la prochaine intersection. »

Eh bien voilà, j'avance seul les pieds dans l'eau froide, je suis quelque part entre Alésia et Denfert à huit fois six pieds sous terre, il est minuit trente, la nuit s'annonce très longue, j'ai mis tous mes papiers dans mes poches de poitrine et mon sac à dos ne craint pas grand chose et l'eau me monte aux genoux et se trouble derrière moi, j'avance doucement, je savoure ce silence aquatique, le silence de l'eau qui joue, chemin lustral, sillage vaseux, froid aux couilles d'un coup mais pas tant que ça on dirait qu'elles tiennent bon, après quelques secondes même intense sensation de chaleur des pieds à la tête, initiation chamanique au coeur historique de Paris, mais qu'est-ce que vous allez foutre en Inde avec vos billets à 1000 euros les mecs, les autres sont à trois ou quatre centaines de mètres derrière moi maintenant, j'ai de l'eau jusqu'à la troisième côte, ridules partout sur les eaux et reflets de ridules sur le ciel de roche, je ne peux m'empêcher de repenser à une foule de choses et de gens disparus ici ou ailleurs depuis longtemps ou hier, y compris J., je ne cherche rien ici et pourtant j'ai trouvé, j'éteins la lampe quelques instants, parfaitement immobile, je suis heureux dans le labyrinthe, l'eau en dessous, l'eau d'en haut, pierre au dessous, pierre d'en haut, bien envie de devenir fantôme à mon tour, je me récite dans l'obscurité quelques phrases de circonstance apprises par coeur des mois auparavant grâce à Z. :

« QUE SOIT UN ESPACE. Que l'espace se raffermisse. Bien que les cieux aient été créés dès le premier jour, ils étaient encore fluides. Ils se sont consolidés le deuxième jour au grondement de la voix de Dieu quand Il a dit : Que le firmament soit. ENTRE LES EAUX. Au milieu des eaux. Il y a un espace libre entre les eaux d'en haut et le firmament, tout comme il y en a un entre le firmament et les eaux qui sont sur la terre. Tu en déduis que les eaux restent suspendues en l'air par la seule force de la parole du Roi. »¹

Des heures plus tard à l'autre bout du réseau je sors une fontaine d'étincelles de mon sac à malices et le Fantom semble apprécier l'idée.

Nous allons tous deux nous poster dans un couloir un peu plus aéré. Les autres, éreintés (ils sont si jeunes...), sont encore assis à quelques mètres de nous, derrière quelques cloisons, dans une petite arrière-salle perdue, sur des briques sèches, et nous voilà seuls quelques minutes dans ce couloir du bunker de Laval, désolé résidu de la France moisie d'alors, et je crois que nous partageons la même joie très enfantine et très sereine d'être ici à préparer cette petite fontaine de lumière au plus profond de la nuit, soixante-six secondes d'étincelles, dans ce lieu sinistre, soixante-six ans après la catastrophe — tiens, j'ai oublié de préciser

¹ Rachi, commentaire sur Gen. 1 :6.

que le Fantom est juif —, nos forces intactes et nos coeurs inexplicablement réjouis de l'épaisseur tour à tour infecte et limpide du monde qu'il nous reste à explorer, lui pour ce qui reste de la surface (il connaît tout des souterrains), moi pour tout (il me semble tout à coup devant cette lumière triomphante-vacillante que je ne connais rien de rien).

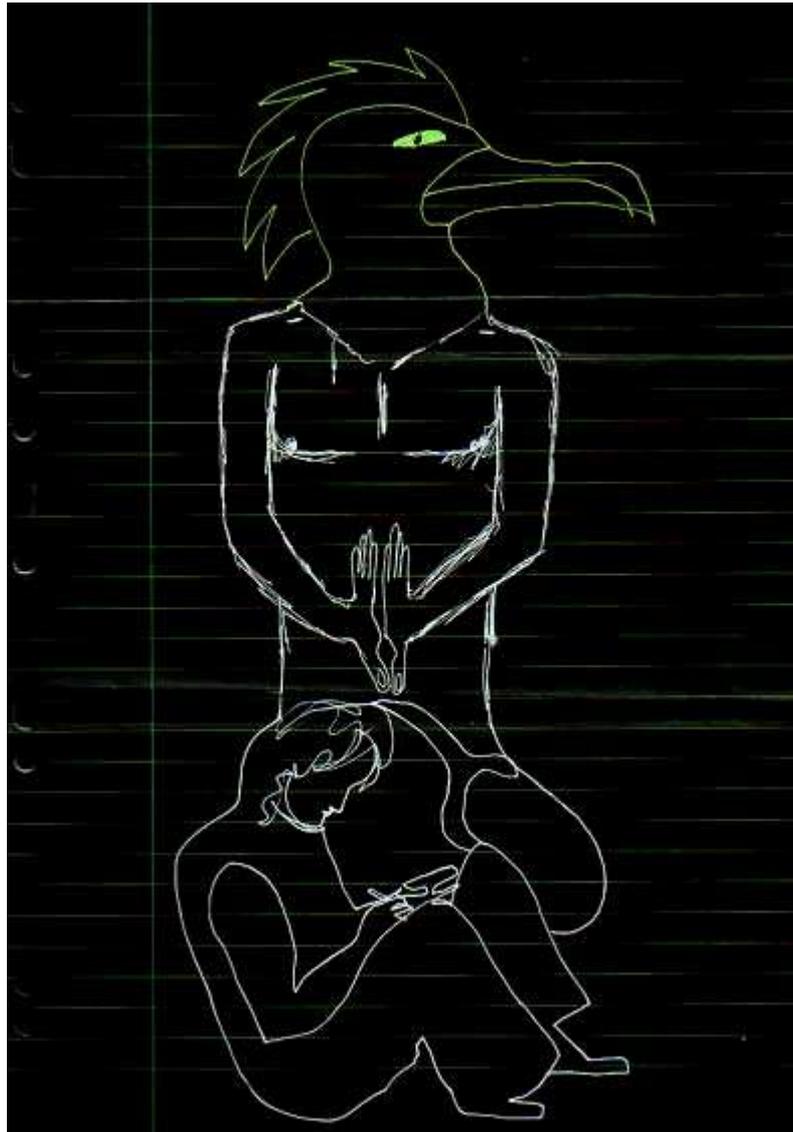
En moi-même je me récite, le pétard cramé dans une main, le briquet satisfait dans l'autre, joyeux et discret :

« Un enfant était en train de lire à l'école le livre d'Ezéchiel. Il essayait de comprendre le mot hachmal quand soudain surgit de celui-ci un feu qui le brûla. Les sages songèrent à renoncer au livre d'Ezéchiel, mais R. Josué b. Gamaliel leur dit : — Si cet enfant était un sage, est-ce le cas de tous ? »¹

Au bout du petit matin nous débarquons en comité plus restreint dans un café sur les boulevards, sales comme des crabes sous nos habits de rechange tout propres, heureux comme des mouettes à la criée dans la lumière du jour. Café, chocolat chaud, silences tranquilles. Les yeux du Fantom rayonnent tranquillement de joie, presque autant que les nôtres. Je crois qu'il nous a trouvés à la hauteur et ça me réjouit plus encore. Je lui demande s'il accepte de nous guider à nouveau un de ces jours prochains. Il parle même de mines de gypse et de mines de sable et de rivières souterraines, pas si loin d'ici. Il dit à Hervé de passer son numéro de téléphone à qui veut. Il dit que ça lui fera plaisir à lui aussi. Il dit qu'il a un peu de temps en ce moment. Je le crois. Les gens comme lui ont tout le temps. Et ils le méritent.

A. Gambler

¹ Haguiga, 13a.



A&G&R, *Cadavre exquis 2*

PRESSES DUCALES

LES PRESSES DUCALES DE L'ÎLE DE BARATARIA VOUS CONVIENT LE 8 JUIN EN LA LIBRAIRIE DU « DIMANCHE DE LA VIE » 10 RUE DE LA GRANDE CHAUMIERE (METRO VAVIN) A 18 HEURES A VOIR PASSER SOUS VOTRE NEZ UN CERTAIN NOMBRE D'EXEMPLAIRES DE « FURIEUX DE CES BAGARRES » A 150 EUROS PIECE SANS DOUTE DESTINES TOUT OU INFIME PARTIE AU FINANCEMENT DE LA PROCHAINE CONSPIRATION DES POUDRES.

VOUS POURREZ VOUS VENGER SUR LES ARTISTES.